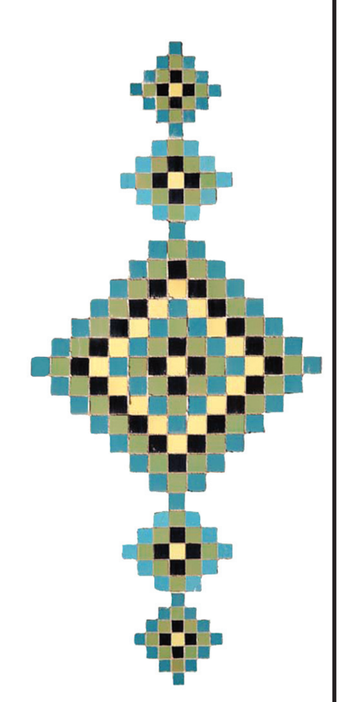

LA REVUE DE
TEHERAN
ISSN 2008-1936
MENSUEL CULTUREL IRANIEN EN LANGUE FRANÇAISE
N° 96, Novembre 2013, 8e ANNEE
2000 TOMANS
5 €
La province de
Kermân:
une terre désertique
au carrefour de
l'histoire
www.teheran.ir



La Revue de Téhéran

affiliée au groupe
de presse Ettelaat

Direction
Mohammad-Javad Mohammadi

Rédaction en chef
Amélie Neuve-Eglise (Razavi-Far)

Secrétariat de rédaction
Arefeh Hedjazi

Rédaction
Rouhollah Hosseini
Esfandiar Esfandi
Afsaneh Pourmazaheri
Babak Ershadi
Jean-Pierre Brigaudiot
Djamileh Zia
Shekufeh Owlia
Hoda Sadough
Alice Bombardier
Mahnaz Rezaï
Majid Yousefi Behzadi
Gilles Lanneau

Graphisme et mise en page
Monireh Borhani

Correspondants en France
Mireille Ferreira
Élodie Bernard

Correction
Béatrice Tréhard

Site Internet
Mohammad-Amin Youssefi
Mojdeh Borhani

Adresse:
Presses Ettelaat,
Av. Naft-e Jonoubi,
Bd. Mirdamad,Téhéran, Iran
Code Postal:1549953111
Tél: +98 21 29993615
Fax: +98 21 22223404
E-mail: **mail@teheran.ir**

Imprimé par Iran-Tchap

Recto de la couverture:
Femme en train de tisser un tapis dans le village troglodyte de Meymand, province de Kermân.



Sommaire

LA REVUE DE TEHERAN

Premier mensuel iranien
en langue française
N° 96 - Abân 1392
Novembre 2013
Huitième année
Prix 2000 Tomans
5 €

12





www.teheran.ir

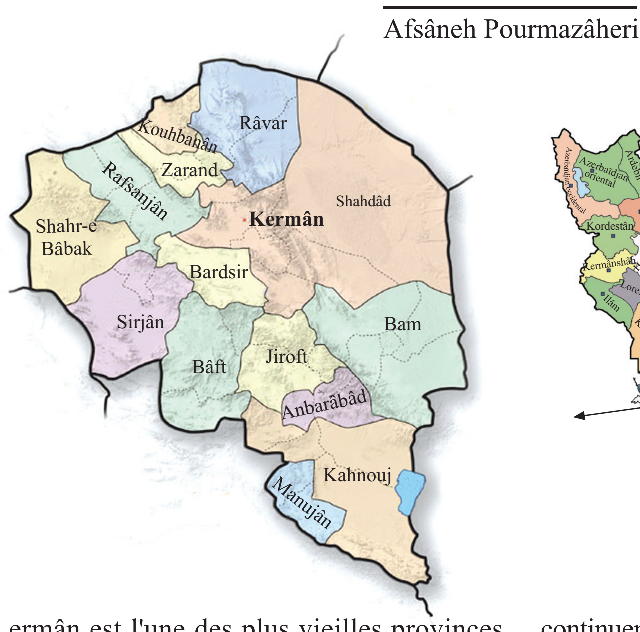
CAHIER DU MOIS

CULTURE

LECTURE

Abrégé de l'histoire de la province de Kermân

Afsâneh Pourmazâheri



Kermân est l'une des plus vieilles provinces de l'Iran dont les sites historiques, riches en fossiles, appartiennent à des ères géologiques nettement différentiées. Ces sites constituent, aujourd'hui encore, un espace d'investigation propice pour les paléontologues, paléo-biologistes et archéologues spécialistes de la zone. Les terrains fossilifères de la province de Kermân renferment en effet de surprenants «trésors» dont le spécimen le plus rare, un poisson à carapace appartenant à l'ère dévonienne et remontant donc à environ 365 millions d'années, a été baptisé par les scientifiques "Placodermi".[1] Cela sans compter les innombrables fossiles de dinosaures qui nous font remonter le cours du temps jusqu'à un intervalle compris entre 195 et 65 millions d'années, en continuant à nous apporter leurs lots d'informations concernant une ère préhistorique de première importance, le Jurassique.

Les premières traces de sédentarisation de l'homme dans la province de Kermân datent du 4ème millénaire av. J.-C. Cette partie du sol iranien apparaît de fait comme l'une des régions les plus anciennes du pays. De nombreux vestiges historiques déterrés antérieurement dans les sites historiques de la province continuent d'étonner les historiens par leur singularité et l'intérêt qu'ils suscitent chez les spécialistes des civilisations anciennes et les préhistoriens. Le site le plus représentatif du passé glorieux de Kermân est incontestablement l'ancienne ville de Jiroft dont la civilisation date d'environ 2500 ans av. J.-C. D'autres sites importants de la province, dont le nombre atteint 283, sont répertoriés dans les registres de l'organisation du patrimoine culturel iranien. Malheureusement, la province a récemment été sujette à d'importantes inondations et des tremblements de terre violents à la suite desquels de nombreux sites historiques ont été touchés. Le plus catastrophique d'entre eux a en grande partie détruit la citadelle de Bam (*Arg-e Bam*), reconnue à ce jour comme étant la plus grande structure en terre séchée du monde. Ce monument unique fut entièrement détruit à la suite du tremblement de terre de l'an 2003 qui emporta avec lui des milliers de personnes.[2]

La racine du nom de la province de Kermân dérive du nom de l'une des dix premières tribus perses qui s'étaient installées au sud de l'Iran durant l'antiquité iranienne: les Pâsârgâdi, Mârâfi, Mâspi, Pântiâli, Deroussi, Mardi, Sâgârti, Daroupeiki Dâï, et enfin

Caramania. Dans les manuscrits et les sources historiques fiables, on retrouve diverses appellations pour la ville de Kermân. On y fait référence sous les noms de *Karmania*, *Kermânia* ou encore *Germania* et même plus anciennement *Go'asheer* ou *Bardesheer* qui signifient pour la plupart, vaillance et lutte.

L'histoire de la fondation de Kermân est si ancienne que l'on attribue sa genèse aux légendes persanes. Dans la mythologie iranienne, dont l'exemple illustre est le *Livre des rois* ou *Shâhnâmeh* du poète iranien Ferdowsi, Keikhosrow (le roi légendaire de la Perse) accorda Kermân et Makrân à Rostam en guise de présent. On trouve également plusieurs passages dans l'Ancien Testament où apparaît le nom de *Kermâniân* en qualité de contrée persane. Selon Hérodote, les Iraniens ou Pârsiâns se partageaient en six groupes de peuplades citadines et rurales, et en quatre tribus nomades. Il classe par la suite les *Germânians* dans la catégorie des peuplades citadines.[3]

Sous les Achéménides, Cyrus II dit Cyrus le grand (559-529 av. J.-C.), fondateur de l'Empire achéménide, tua le gouverneur Balthazar et exila Nabonide, le roi vaincu, en Caramania[4], après avoir conquis Babylone en octobre 539. A l'époque de Darius (550-486 av. J.-C.), fils d'Hystaspès, roi le plus célèbre de l'histoire iranienne, le nom de Kermân apparait à plusieurs reprises dans les fresques, bas-reliefs et les inscriptions relatives au règne de ce roi achéménide. On y a retrouvé également des poutres édifiées à partir d'une forme particulière de bois. On reconnaît sur ces poutres le nom gravé de *Kermân*. Sur l'une des fresques, on peut lire que c'est Darius qui ordonna le transport des poutres de Kermân à leur lieu d'utilisation en insistant explicitement sur le nom de la ville.

Shâpour (240-272), fils d'Ardeshir Ier, fondateur de la dynastie sassanide devenu roi après la mort de son père, dénomma quant à lui les territoires de son royaume en utilisant la dénomination actuelle de la province de Kermân. Selon son optique, les territoires iraniens étaient les suivants: Parte, Parse, Khouzistân, Mishân, Ashour, Aziân, Arabestân, Azarbâdegân, Arminiâ, Sisgân, Kermân et Sistân. On y retrouve des vestiges importants qui appartiennent à l'époque sassanide, autrement dit entre 224 et 651, notamment Ghal'eh Dokhtar et Ghal'eh Ardeshir qui se situent à l'est





▲ *Plusieurs ruines anciennes et de nombreux objets intéressants ont été découverts par les archéologues sur le site de Jiroft*



▲ *Mosquée de l'ancienne ville de Jiroft. Photo: Rezâ Roudneshin*

de la ville actuelle de Kermân. Ces forteresses, dont il ne reste que quelques ruines, démontrent qu'à l'époque d'Ardeshir Bâbakân, l'emplacement de ces vestiges constituait le centre d'une cité importante. D'après les historiographes, au moment de l'expédition du roi sassanide Ardeshir vers cette contrée, elle aurait constitué la capitale du Kermân de l'époque sous le nom de Go'ashir. En outre, d'après Hérodote, elle était le quatorzième satrape de la Perse.[5] Go'ashir, d'après certains géographes, est aujourd'hui connue sous le nom de Kouh-e Ardeshir c'est-à-dire «mont d'Ardechir» ou de Bardeshir.

Les premières traces de sédentarisation de l'homme dans la province de Kermân datent du 4ème millénaire av. J.-C. Cette partie du sol iranien apparaît de fait comme l'une des régions les plus anciennes du pays.

Ahmad Khân Vaziri, auteur de l'ouvrage *Joghrâfiâ-ye Kermân* (La géographie de Kermân) affirme qu'environ 430 ans avant l'arrivée de l'islam (date qui coïncide avec la conquête de Kermân par Ardeshir), la contrée de Go'ashir était le centre de commandement de l'ensemble des régions méridionales et orientales du pays. Au fur et à mesure, un certain nombre d'habitations ordinaires déjà construites au pied des collines environnantes formèrent le cœur d'une ville qui allait bientôt s'étendre sur des centaines d'hectares, au cours des ères ultérieures à l'avènement de l'islam. Il a suffi d'un court laps de temps pour que l'on décide de construire une muraille protectrice autour de la ville "agrandie" pour en protéger les habitants, et ce du fait de l'insécurité que faisaient régner les brigands et les pillards sur les régions iraniennes. Cette barrière permit également de protéger les deux grandes forteresses de la ville, c'est-à-dire celle de Ghal'eh Dokhtar et de Ghal'eh Ardéshir qui constituaient les principales cibles des malfaiteurs.

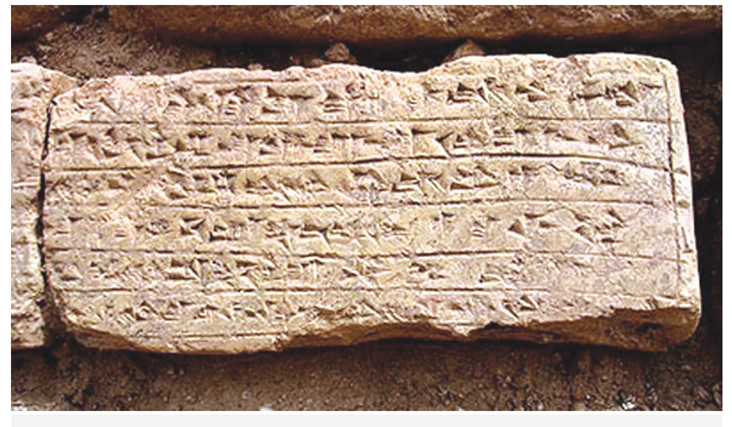
A l'époque sassanide, Kermân était une région verdoyante qui jouissait d'un système d'agriculture bien développé et dont les habitants étaient parmi les plus fortunés du pays. L'abondance des temples du feu zoroastriens à cette époque souligne la position religieuse et politique centrale de cette province. Cette centralité religieuse et politique continua bon an mal an à l'époque islamique, en particulier sous le règne des Seldjoukides et des Safavides.

En l'an 641 et durant les années qui suivirent, la province de Kermân fut confrontée à l'occupation arabe - plus exactement jusqu'en 867, date qui marque l'avènement de Ya'qûb ibn Layth as-Saffâr dit Ya'qûb Layth, fondateur de la dynastie des Saffarides, qui occupa la région avant de régner sur la quasi majorité de l'Iran actuel en utilisant cette région comme base d'une expansion agressive vers l'est et l'ouest de l'Asie. A sa mort en 879, il avait déjà conquis le Khorâssân, mettant ainsi fin à la dynastie des Tâhirides en Iran.[6] La province de Kermân, comme d'autres grandes provinces iraniennes, se trouva dès lors sous l'emprise immédiate des pouvoirs naissants avant même la chute définitive de la dynastie régnante. Voilà pourquoi après l'écroulement de la dynastie saffaride, la province de Kermân devint l'un des lieux stratégiques qui tombèrent dans l'escarcelle de l'empire ghaznavide. Elle subira le même sort avec l'arrivée au pouvoir des dynasties samanide, bouyide, timuride, et seldjoukide.

C'est au XIIIe siècle, plus précisément en 1222, que Kermân fut soumis au pouvoir des Kara-Khitans (Khitans noirs), une branche protomongole des Khitans qui étaient constamment en guerre contre les Seldjoukides, notamment après l'attaque de Gengis Khan et l'occupation du Khorâssân. Ils régnèrent sur le Khorâssân pendant presque un siècle, c'est-à-dire jusqu'en 1303. C'est vers la fin du règne des Kara-Khitans sur Kermân que Marco Polo visita cette province qui se situait sur son chemin de retour à travers la mer de Chine, l'Indonésie, puis l'océan Indien jusqu'à Ormuz. Après avoir traversé Kermân, il remonta l'Iran jusqu'à Tabriz, et de là il entra à Trébizonde, à Constantinople, en Grèce, pour mettre fin à son périple à Venise.[7]

A l'époque sassanide, Kermân était une région verdoyante qui jouissait d'un système d'agriculture bien développé. L'abondance des temples du feu zoroastriens à cette époque souligne la position religieuse et politique centrale de cette province. Cette centralité religieuse et politique continua bon an mal an à l'époque islamique, en particulier sous le règne des Seldjoukides et des Safavides.

Quand en 1792 Lotf 'Ali Khân, le dernier roi de la dynastie zend en Iran (1769-1794) fit face à Aghâ Mohammad Khân Qâdjâr, fondateur de la dynastie du



▲ *Inscriptions proto-élamites du site de Jiroft découvertes au sein de la section Konar Sandal et datant d'environ 3000-2500 av. J.-C.*



▲ *Bazar de la citadelle de Bam (*Arg-e Bam*), qui est la plus grande structure en terre séchée du monde*

même nom, il s'enfuit vers Shirâz, sa capitale. Trahi par Hâjji Ibrâhim, son chancelier, il se tourna vers la ville de Kermân. Mais il fut par la suite encerclé par l'armée d'Aghâ Mohammad Khân pendant six mois. Quand la ville tomba aux mains de ce dernier, furieux à cause du soutien des Kermânis en faveur de Lotf 'Ali Khân, il ordonna d'aveugler tous les habitants liés de près ou de loin à cet épisode. Une vingtaine de milliers de globes oculaires vinrent former un terrifiant monticule organique devant le sanguinaire futur roi. Les femmes et les enfants devinrent des esclaves et la cité fut ruinée en quatre-vingt-dix jours.[8] Quant aux hommes, Aghâ Mohammad Khân envoya des centaines d'entre eux rejoindre l'armée de Mortezâ Gholi Khân à Téhéran, puis à Miandoâb, Sarâb et dans d'autres régions de l'Azerbaïdjan. Ceux-ci intégrèrent peu à peu la culture de leurs nouveaux lieux d'habitation. Ils créèrent des quartiers que l'on appela pendant longtemps "quartier des Kermânis".[9] Il en reste aujourd'hui encore quelques-uns sous le même nom dans certaines villes de l'Iran. Lotf 'Ali Khân, quant à lui, fut capturé à Bam et Aghâ Mohammad Khân lui creva les yeux de ses propres mains et l'emprisonna à Téhéran pour qu'il soit torturé à mort.

D'après les historiographes, cette province vécut des hauts et des bats au cours de son histoire. Selon Jean Oeben, historiographe orientaliste et auteur du livre *Shâh Ne'matollah Vali Kermâni*, en lisant l'histoire de Kermân, on devine l'histoire quasi-complète de l'Iran, compte tenu du fait que la ville a toujours été partie prenante d'une manière ou d'une autre dans tous les évènements historiques de ce pays.[10] Cela est principalement dû au fait que cette ville a toujours bénéficié d'un double privilège géographique, stratégique en sus de sa centralité politique et religieuse. Cette situation géopolitique particulière de Kermân faisait que les habitants étaient toujours en situation de défense ou qu'ils vivaient continuellement dans la peur d'une éventuelle contre-attaque des régions voisines. De là l'existence nombreuse des *sâbâts*, sorte de ruelles couvertes de toitures très basses qui empêchaient les chevaliers de s'y introduire à cheval. Ce qui donnait à la population le répit nécessaire pour fuir ou s'abriter au moment de l'attaque de l'ennemi.[11]

Kermân fait partie des provinces qui ont su conserver soigneusement leurs patrimoines nationaux. On peut y voir encore de nombreux caravansérails, citernes, hammams, souks, *sâbâts* et des ruelles intactes qui ont résisté au temps pour parvenir à notre XXIe siècle. Aujourd'hui, quand on se rend à Kermân, on y voit encore les traces des temps lointains intriquées dans la vie quotidienne des habitants. En effet, le peuple *kermâni* est très à cheval sur les rituels et les principes folkloriques et ethniques de sa région. Dans presque tous les ouvrages historiques consacrés à cette contrée, on retrouve le caractère hospitalier, convivial et altruiste des habitants de Kermân. Ils sont aussi connus pour leur croyance et leur sens du patriotisme. Dans l'histoire contemporaine de l'Iran, on lit que la révolution constitutionnelle de 1906 vécut ses premiers jours dans cette province, et que ce furent les étincelles des manifestations des Kermânis à l'initiative de Mirzâ Mohammad Rezâ, Imâm de la mosquée du vendredi de Kermân, qui ont provoqué le réveil des masses iraniennes et leur réaction vis-à-vis des gouverneurs de l'époque.

Après une période de stagnation historique durant le XXe siècle, la province de Kermân s'est progressivement remise sur pied grâce à un regain de vitalité (au cours des trente dernières années). Aujourd'hui, elle fait partie des provinces les plus importantes et les plus actives, notamment dans le domaine économique, l'agriculture, les mines et surtout la tapisserie. Elle compte parmi les plus importants centres de fabrication d'automobiles notamment grâce à Sirjan qui est devenu un lieu de passage des biens transférés ou importés depuis le Golfe persique. Il faut également noter que cette province est riche en eaux thermales, espaces verts, lacs, bassins et espaces naturels protégés, montagneux ou désertiques qui peuvent intéresser tout type d'aventuriers et de touristes.[12] Elle attire aussi les adeptes de tourisme culturel chaque année par ses attraits historiques et artistiques dont la Grande Mosquée, le complexe Gandj Ali Khân, le village Mâhân et la citadelle de Bam. ■

---

1. B.G.Gafurov, *Central Asian:Pre-historic to Pre-Modern Times,* éd. Shipra, 2005, pp. 53-5. L'ère dévonienne est une période géologique qui s'étend d'environ 419 à 358 millions d'années et qui est marquée par la formation des premiers tétrapodes et des amphibiens.
2. Percy, Sykes*, A history of Persia*, éd. Macmillan and Company, Londres, 1921, p. 75.
3. Ibid.
4. Khân Vaziri, Ahmad-'Ali, *Târikh-e Kermân* (Histoire de Kermân), éd. Elm, Téhéran, 2006, p. 1012.
5. Yâshâr, Ehsân, *Rastâkhiz-e Irân va Zohour-e Zabân va adabiât-e melli* (Renaissance de l'Iran et apparition de la littérature nationale), Bonyâd-e Motâléât-e Iran, no. 50, pp. 273-288.
6. Réf. Irâni, Akbar; Mokhtârpour, 'Alirezâ; Malekzâdeh, Elhâm, *Sargozasht-e Saffârian dar Tarikh-e Sistân* (Histoire des Saffarides dans Histoire de Sistân), éd. Ahl-e Ghalam, 2003, Téhéran.
7. Spuler, B., *Die Mongolen in Iran*, Berlin 1955, trad. Boyle, J.A., *The history of the World-Conqueror*, Manchester 1958, p. 65.
8. Kadjar, 'Ali, *Les rois oubliés, l'épopée de la dynastie Kadjare*, éd. Kian, Paris, 1992, pp. 77-80.
9. Bâstâni Parizi, Mohammad-Ebrâhim, *Hozourestân*, éd. Arghavân, Téhéran, 1990, p. 213.
10. Calmare, Jean, Jacqueline, "Les œuvres de Jean Oben, spécialiste de l'ère des Safavides (1927-1998)" (Titre persan: "Ketâb shenâsi-e Asâr-e Jean Oben safavieh shenâs faghid-e faransavi", trad. Mossadegh, 'Ali-Asghar, revue *Ketâb-e mâh-e Târikh va dhogrâfiâ*, 2000, no 37-38, pp. 8-11
11. Golâbzâdeh, Mohammad-'Ali, *Kermân dar ayeneh-ye gardeshgari* (Kermân au miroir du tourisme), éd. Markaz-e Kermân shenâsi Vali, Kermân, 2012 p. 14.
12. Réf. Roux, Jean-Paul, *Histoire de l'Iran et des Iraniens*, Fayard, Paris, 2006.

Jiroft: une civilisation perdue dans l'histoire

Zahrâ Moussâkhâni

Jiroft est une petite ville de la province de Kermân. Dans le passé, elle a également été nommée Sabzevârâneh, et en raison de la fertilité de ses sols, on la nomme également la "petite Inde" (*Hend-e Koutchak*). Située dans une vaste plaine, Halil Roud, à la périphérie sud de la chaîne de montagnes Jebal Barez, cette ville est contournée par deux rivières.

Lorsque l'Organisation iranienne du patrimoine culturel, de l'artisanat et du tourisme (ICHHTO) annonça la découverte d'une ville antique à sa proximité, le nom de Jiroft devint mondialement célèbre. Les ruines de l'ancienne ville de Jiroft se trouvent à un kilomètre de la ville actuelle.



▲ *Coupe de pierre découverte sur le site de Konar Sandal*

Le site de Konar Sandal et les collines à proximité de Jiroft

Près de cent vingt sites historiques ont été répertoriés dans le bassin du Halil Roud, au sud de la province de Kermân. L'un d'eux se trouve à Konar Sandal (sites A et B), deux collines à une courte distance en voiture du centre-ville de Jiroft.[1]

Non loin de Konar Sandal, les inondations de Halil Roud en 2000 ont balayé la surface des sols, découvrant ainsi un autre site se composant d'un grand nombre de tombes anciennes.

Les fouilles de Konar Sandal ont également permis la découverte des ruines d'une ville d'un kilomètre et demi de diamètre. Ces ruines auraient été les demeures des peuples qui habitaient la région en 2200 ou 2300 av. J.-C., époque où une première écriture fut inventée et où les commerçants transportaient épices et céréales, or, lapis-lazuli… le long des routes commerciales qui allaient de l'Asie centrale au Nil, et de l'Indus à la Chine. Les collines ou *tappeh* situées à Jiroft sont également appelées Ghal'eh koutchak, signifiant "petite citadelle".[2]

La civilisation perdue d'Aratta

Depuis 2002, des fouilles archéologiques menées par le professeur Youssef Majidzâdeh ont permis la découverte d'une ziggourat formée de plus de quatre millions de briques de boue et datant d'environ 2200 av. J.-C. Plusieurs ruines anciennes et de nombreux

objets intéressants ont été découverts par les archéologues dans le site de Jiroft, désormais connu comme «le Paradis perdu des archéologues».

Après les nombreuses découvertes dans la région, le professeur Majidzâdeh a présenté Jiroft comme l'un des berceaux majeurs de l'art. A la suite de cette déclaration, des chercheurs remirent cette théorie en question en raison du fait qu'aucune inscription ni structure architecturale n'avait encore été découverte dans le site. Néanmoins, peu de temps après, son équipe découvrit des inscriptions sur la ziggourat de Konar Sandal, aboutissant à relancer les réflexions sur la nature du site.[3]

Les inscriptions de Konar Sandal sont plus anciennes que l'inscription Inshushinak.[4] Il semble donc qu'il y ait un lien entre les inscriptions découvertes, l'ancienne écriture proto-élamite (apparue environ 2900 av. J.-C. à Suse) et l'ancienne écriture élamite (utilisée environ entre 2250 et 2220 av. J.-C.).

De nombreux archéologues iraniens et étrangers considèrent les découvertes de Jiroft comme le signe de l'existence d'une civilisation aussi importante que Sumer et celle de l'ancienne Mésopotamie. Selon Majidzâdeh, Jiroft pourrait être la ville ancienne d'Aratta[5], décrite comme une grande civilisation dans une inscription d'argile sumérienne.

Au cours des fouilles, les archéologues ont également découvert une vaste collection de céramiques, des objets domestiques et de grandes statues. En outre, six grands cimetières, un grand centre de produits artisanaux ainsi que de nombreuses structures internes ont été mis à jour dans la zone étudiée. Les recherches se poursuivent néanmoins, et la zone semble loin d'avoir révélé l'ensemble de ses secrets. ■



▲ *Site de Konar Sandal et les collines à proximité de Jiroft*



▲ *Colonnes de la mosquée de l'ancienne ville de Jiroft. Photo: Rezâ Roudneshin*

---

1. Majidzâdeh, Youssef, *Jiroft: kohantarin tamaddon-e Shargh* (Jorolft: La plus ancienne civilisation orientale), Téhéran, 2003.
2. Ibid.
3. Mâheri, M., *Tamadon-hâye nakhostin-e Kermân* (Les premières civilisations de Kermân), Markaz-e Kermân Shenâsi, 2000.
4. Inshushinak était l'un des principaux dieux élamites ainsi que la divinité protectrice de Suse. La ziggourat de Tchoghâ Zanbil lui est dédiée.
5. Aratta est un territoire fictif qui apparaît dans les mythes sumériens et qui met en scène les rois d'Ourouk, Enmerkar et Lugalbanda.



▲ Kalouts *de Shahdâd dans le désert de Lout, Kermân*

Kermân la mystérieuse
Présentation de quelques sites naturels et historiques

Arefeh Hedjâzi

Avec une superficie de près de 200 000 km² et environ 3 millions d'habitants, la province de Kermân, au sud-est de l'Iran, couvre 11 % du territoire iranien, ce qui en fait la plus grande des provinces iraniennes. Les traces d'habitation humaine de la région remontent au IVe millénaire av. J.-C. Ce passé ancien a doté cette province d'un fonds de trésors culturels, historiques et architecturaux évocateurs d'une civilisation humaine plurimillénaire, qui s'allie à une géographie désertique fantastique, unique en son genre. D'autre part, Kermân possède également une économie dynamique, en particulier du fait de la richesse de son potentiel minier, en plus d'une agriculture et d'artisanats bien développés.

Historiquement, le nom de Kermân dérive de «Boutiâ» ou «Kârâmâniâ», version déformée de «Germania» qui fut l'antique nom du peuple de la région. Dans la mythologie perse, le nom Kermân

provient d'un guerrier nommé «Germân», fils du roi mythologique Tahmouress. Hérodote cite également les Germanians comme l'une des six nations perses. La capitale antique de Kermân était «Gavâshir» ou «Bardshir», Gavâshir étant à l'origine «Kourhârdshir» signifiant ville d'Ardeshir.

Etant donné l'ancienneté de l'habitation humaine dans la région, les richesses archéologiques et préhistoriques de Kermân sont innombrables et loin d'avoir été toutes découvertes, d'autant plus que la rudesse du climat désertique rend la recherche difficile. Ceci dit, les régions de Jiroft, de Shahdâd et de Mâhân sont aujourd'hui en pleine exploration archéologique puisque les excavations faites ont permis de mettre à jour l'existence de civilisations inconnues vivant à Kermân il y a six millénaires. Le site archéologique de Jiroft (la civilisation antique de Jiroft) et celui en expansion de Shahdâd sont à visiter absolument.

Les attractions naturelles de la province de Kermân

La beauté de Kermân ne se limite pas à son patrimoine historique puisqu'elle offre aussi aux visiteurs la beauté féroce de ses paysages variés. Déserts, montagnes et forêts forment un ensemble unique. Ainsi l'écotourisme, en particulier l'écotourisme désertique est actuellement

Historiquement, le nom de Kermân dérive de «Boutiâ» ou «Kârâmâniâ», version déformée de «Germania» qui fut l'antique nom du peuple de la région. Dans la mythologie perse, le nom Kermân provient d'un guerrier nommé «Germân», fils du roi mythologique Tahmouress. Hérodote cite également les Germanians comme l'une des six nations perses.



▲ *Désert de Lout, Kermân*



▲ *Désert salé de Sirjan. Photo: Ehsân Faghih*

en plein développement dans la région. Une grande partie du territoire de cette province est désertique et le plus célèbre des déserts de Kermân est sans doute celui de Lout, à la géographie phénoménale, lieu de randonnée fantastique, où le ciel pur dévoile au regard l'infinité des étoiles.

Parmi les attractions naturelles de ce désert très chaud et très aride, où une température maximale de plus de 70 C° fut enregistrée en 2005, on peut notamment citer les *kalouts*, ces étranges formations de sable tourmentées par le vent, qui s'élèvent parfois à plus de 500 mètres. Les dunes de sable, les grands lacs salés, notamment celui de Sirjân, les failles rocheuses et le ciel particulièrement clair et approprié à l'observation astronomique, en plus d'une expérience humaine du désert, sont d'autres attraits de ce désert.



▲ *Montagne Hezâr*

Les montagnes de Kermân

Le désert n'est pas le seul atout naturel de cette province, puisque plusieurs hauts massifs montagneux et volcaniques donnent aussi une grande diversité climatique à cette province, en préservant

le peu de précipitations annuelles et en permettant la formation d'oasis inattendues, telles que celle de Jiroft.

La montagne Hezâr: A 114 km au nord-ouest de Bâm, près de Râyen, le mont Hezâr culmine à 4465 mètres. Les villages du piémont de cette montagne sont dotés d'un climat froid et agréable en raison de l'altitude.

Le massif du Palvâr: Cette chaîne montagneuse sépare tel un mur le sud du désert de Lout des régions centrales de l'Iran. Elle s'entend sur 147 km du nord-ouest vers le sud-est sur une superficie de 1450 km². Les plus importants monts de cette chaîne sont les Tigheh Siâh, Talzar, Siâhkouh-e Gourk, Mânirouz, Kharkhosrow et Gowdartchâh.

Le massif Pourkân ou Barfdân: S'étendant du nord-est de Shâhr-e Bâbak, à l'ouest de la ville de Rafsandjân, ce massif comprend notamment les monts Najib, Espazâr, Tourân, Kalâteh, Tanekouh, Zowj, Bisoukhteh, Narkouh, Kamarmedvâr, Kamarsefid, Sang Avâz. La plupart de ces monts dépassent les 2500 mètres, avec en tête le Pâri Kouh, qui culmine à 3442 mètres.

La montagne Joupâr: Situé à 43 km au sud-est de Kermân, ce petit massif d'une altitude de 4135 mètres comprend trois monts dont le Sesâkh Bozorg à 4200 mètres et le mont Baloutchi à 4000 mètres.

D'autres montagnes à citer (et à escalader) sont le mont Bâgh Bâlâ à 3775 mètres, où se trouvent les sources de plusieurs rivières comme le Tchatr, la montagne Ghadamgâh et le mont Sarmoshk, culminant à 4048 mètres d'altitude, à 105 km au nord-ouest de Jiroft.

Les nombreuses montagnes de la région, parfois volcaniques, abritent également des sources thermales, dont certaines ont été aménagées. On peut notamment citer la source Hossein Abâd à 33 km au nord-ouest de Râyen, la source de la citadelle Asgar à 11 km du bourg de Soltân Abâd au sud de Kermân, dont l'eau est réputée pour ses propriétés thérapeutiques efficaces contre les rhumatismes, la source thermale de Ghâssem Abâd depuis longtemps fréquentée par les habitants pour ses propriétés curatives notamment contre les maladies osseuses. Cette source est



▲ *Massif du Palvâr*



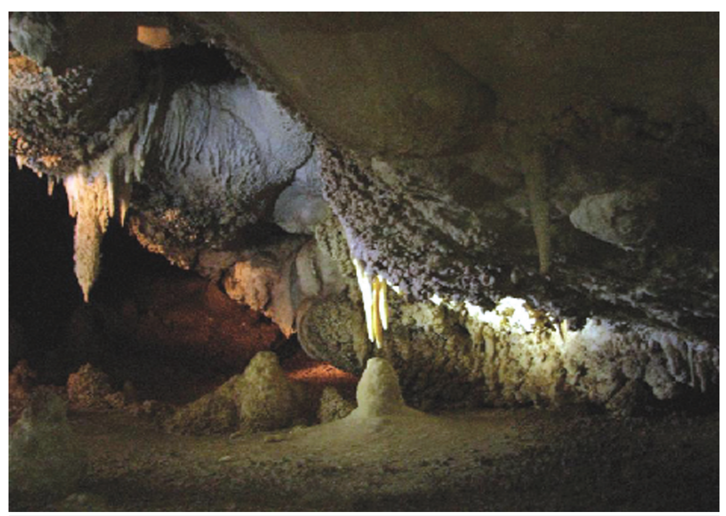
▲ *Montagne Joupâr*



▲ *Lac saisonnier de Jâzmouriân*



▲ *Entrée de la grotte Mirzâ*



▲ *Vue intérieure de la grotte Mirzâ*

située à 6 km à l'est de la ville de Rafsandjân. Il faut également citer la source thermale de Teh-khâtoun à l'est de Kermân à 13 km du village Joushân, dont l'eau est réputée pour son effet calmant pour les maladies nerveuses ainsi que les maladies osseuses, ainsi que les sources thermales de Ghergherehh Bâbâtorsh à 40 km de Râyen et celle de Abâragh au sud-est de Kermân et à 11 km au nord du village d'Abâragh.

Les lacs, les grottes et les parcs naturels protégés de Kermân

Etant donné l'étendue de la province et sa diversité naturelle, il existe dans cette région plusieurs parcs naturels protégés.

- Le parc de Pâssib: Cette région protégée, à la frontière entre Kermân et Zarand, est l'habitat de nombreuses espèces animales désertiques.

- Le parc de Lout-e Zangiâbâd: Au sud de Bâm, ce parc naturel est l'habitat d'une rare espèce de gazelle, la chinkara (Gazella Bennettii).

- Le parc naturel de la montagne Biduiyeh à Bardsir: Cette région est particulièrement connue pour la variété des espèces de gazelles et de bouquetins qui la peuplent.

Les plaines de Bolourd au Sirjân, quant à elles, abritent diverses espèces d'oiseaux, dont la rare outarde houbara d'Asie, qu'on trouve heureusement en abondance dans cette région.

Il faut aussi évoquer ici le lac saisonnier de Jâzmouriân qui reçoit chaque année des milliers d'oiseaux migrateurs tels que des flamants roses et diverses espèces d'oies et de canards sauvages.

D'autres parcs naturels protégés sont ceux de Mehrieh, qui comprend notamment de belles forêts de prosopis,

le parc naturel de Gowdtchâh, celui de Anjerak Râba et finalement celui de la montagne de Kouh-e Nar, connu pour ses forêts d'amandiers et de pistachiers sauvages.

- Le lac de Lout: La région de Kermân est une des régions les moins humides du pays, mais malgré la rareté des précipitations, de nombreuses rivières saisonnières naissent des montagnes, ainsi que quelques lacs, dont celui de Lout, situé au nord-est des montagnes du Kermân.

- Le lac Jazmouriân: le lac de Jazmouriân est sans conteste le lac le plus connu de cette région. En raison des précipitations saisonnières et rares, les dimensions et la masse d'eau du lac varient d'une saison à l'autre et en été, durant certaines années, il s'assèche complètement.

Etant donné le grand nombre de massifs et de montagnes dans la province de Kermân, il existe également de nombreuses grottes dont certaines sont privilégiées par les spéléologues. Parmi elles figure la grotte calcaire Torang, la plus profonde et la plus grande de la province, considérée comme un important site pour l'écotourisme de la région. Cette grotte est située à 230 km au sud-ouest de la ville de Kermân.

La grotte Mirzâ: S'ouvrant à une altitude de 2342 mètres, cette grotte est réputée difficile d'accès et nécessite des compétences poussées en spéléologie. La grotte comprend huit salles principales et quatre salles secondaires avec un puits de 90 mètres au milieu de la grotte qui donne un relief particulier à son exploration.

Les attractions historiques de la province de Kermân

Terre ancienne, Kermân ne possède pas autant de vestiges historiques que sa voisine la province de Yazd. La raison en est l'Histoire elle-même, dont les bouleversements ont contribué à effacer en partie les traces de la présence humaine. Cependant, ce qui reste



▲ *Source Sorkh (rouge) de Bardsir*

> Le lac saisonnier de Jâzmouriân reçoit chaque année des milliers d'oiseaux migrateurs tels que des flamants roses et diverses espèces d'oies et de canards sauvages.



▲ *Parc naturel de la montagne Biduiyeh à Bardsir*



▲ *Citadelle de Râyen*

témoigne de la continuité plurimillénaire de la vie en cette contrée. Mis à part les très anciens vestiges archéologiques découverts qui dévoilent la vie passée de civilisations disparues, notamment celle de Jiroft, d'autres constructions constituent un témoignage du passé. Les plus anciennes de ces constructions sont sans doute les citadelles et les temples, dont la plus célèbre est la Citadelle de Bam, frappée il y a quelques années par un séisme.

Kermân réserve cependant d'autres citadelles à visiter:

- La citadelle de Râyen: Cette citadelle, cousine de celle de Bam, daterait de l'ère sassanide. Elle demeure après celle de Bam le deuxième plus grand édifice en briques crues et s'étend sur 2000 m² près de l'actuelle ville de Râyen.[1]

- La citadelle d'Anâr: Située dans l'actuelle ville d'Anâr, au nord de la province de Kermân, la citadelle d'Anâr, autrefois nommée Abân, comme la ville, date de l'ère sassanide. Cette citadelle de trois étages est toujours debout, bien que quelques unes de ses salles aient été abîmées il y a trois décennies. Jusqu'à aujourd'hui, aucune étude archéologique ou architecturale n'a été menée dans l'enceinte de cette citadelle.

- La citadelle Dokhtar (la Citadelle Fille): Construite en 220 av. J.-C. par Ardeshir, cette citadelle se dresse au nord-est de la ville de Kermân. A l'origine nommée Gavâshir ou Citadelle de Montagne, elle n'est plus connue que sous le nom de Dokhtar (Fille), qui ferait référence au fait qu'elle n'a jamais été prise. Elle était durant l'ère sassanide le lieu de résidence du gouverneur de la province et avait été bâtie à l'origine sur les vestiges d'un temple dédié à la déesse Anâhita, gardienne des eaux, des femmes, des plantes et de la fertilité. Cette citadelle a été peu abîmée par le passage du temps, mais il faut préciser qu'elle n'a jamais fait l'objet d'entretien ou de rénovation, ni même d'études sérieuses.

- La citadelle d'Ardeshir: Autre citadelle négligée et pourtant bien conservée, la forteresse d'Ardeshir est située à proche distance de la citadelle Dokhtar. On rapporte qu'elle a été bâtie sur ordre d'Ardeshir Bâbakân, le fondateur de la dynastie sassanide (226



▲ *Citadelle d'Anâr*



▲ *Citadelle Dokhtar (la Citadelle Fille)*

av. J.-C.). L'ancienne citadelle comprend notamment des palais, des temples et des habitations antiques. Les murs de cette citadelle, perchée à 150 mètres d'altitude au-dessus de Kermân, sont faits de briques beaucoup plus épaisses que la moyenne. Ce qui reste des mosaïques de la citadelle démontre un soin particulier porté à sa décoration. Cette citadelle, comme les autres, a été également laissée à l'abandon et il reste des études et aménagements particuliers à y faire, d'autant plus que des habitations modernes se multiplient dans ses alentours, ce qui risque d'endommager le site.

Les monuments historiques du dernier millénaire

L'histoire architecturale de Kermân ne se limite guère à ces citadelles et chacune des villes de la province offre de beaux monuments à visiter, des monuments d'ailleurs souvent toujours utilisés:

- Le complexe de Ganjali Khân à Kermân: Lieu incontournable à Kermân, le complexe historique de Ganjali Khân constitue un remarquable exemple de l'architecture persane désertique de l'ère safavide. Cet ensemble a été construit sur ordre du gouverneur de l'époque Ganjali Khân par l'architecte Mohammad Yazdi. L'ensemble comprend une mosquée, un caravansérail, un hammâm, un atelier de fabrication de monnaie, une place et un réservoir d'eau.

La partie la plus célèbre de cet ensemble est le hammâm, s'étendant sur 1000 mètres carrés et œuvre de l'architecte safavide Mohammad Yazdi, qui allie la fonctionnalité à la beauté architecturale. Décoré sobrement notamment par des artistes tels qu'Alirezâ



▲ *Citadelle d'Ardeshir*



▲ *Complexe de Ganjali Khân à Kermân*

Abbâssi, l'ensemble est à visiter entre autres pour ses mosaïques, ses peintures, les fresques et autres décorations qui l'ornent.

Lieu incontournable à Kermân, le complexe historique de Ganjali Khân constitue un remarquable exemple de l'architecture persane désertique de l'ère safavide.

Parmi d'autres hammâms historiques, parfois toujours en service de la région, on peut nommer le hammâm d'Ebrâhim Khân, datant de la période qâdjâre, le hammâm du Parc de Shâhzâdeh (à six km de la ville de Mâhân) et le hammâm aujourd'hui reconverti en salon de thé de Vakil, à Kerman, construit en 1901 sur le modèle architectural zand. Enfin, autre hammâm notable, celui historique de Bahâdor Lâlezâr, à Bardsir, datant de l'ère qâdjâre à l'architecture singulière.

La province de Kermân est aussi la terre de plusieurs hommes saints, soufis et mystiques dont les tombeaux sont d'un intérêt certain, d'autant plus qu'ils sont anciens, souvent datant de l'ère ilkhanide ou seldjoukide:

- Le tombeau de Khâjeh Atâbak: Situé près du bazar de Kermân, ce bâtiment est un exemple remarquable de l'architecture seldjoukide du XIIe siècle.
- Le tombeau de Pir Barhagh: Saint homme chrétien du XIIIe siècle dont le tombeau est situé à Bardsir.
- Le tombeau de Mir Heydar Gourkhân: ce mausolée datant de l'ère safavide est situé dans un superbe parc au plan safavide dans la petite ville d'Esfandagheh près de Jiroft.
- Le mausolée de Shâh Nematollâh Vali Sans conteste historiquement l'un des mausolées historiques les plus importants de la région, puisque Nematollâh Vali, poète et mystique, fut le fondateur au XVe siècle de l'école soufie des Nematollahyeh. Le mausolée se trouve à Mâhân, au sud-est de Kermân.
- Le tombeau de l'Akhound: Bâtiment en briques remarquable pour ses voûtes

et son iwân comportant neuf ouvertures.

- Le tombeau du prince Hossein Joupâr: Ce mausolée, situé à Joupâr près de Kermân, date de l'ère safavide.

- Le mausolée d'Amir Heydar: Datant également de l'ère safavide, le tombeau de ce prince safavide est situé à Esfandagheh, près de Jiroft.

- Le mausolée du roi Firouz: A 5 km au sud-est de la citadelle de Sirjân, le mausolée du roi Firouz surplombe le village de Vahdatâbâd. Le mausolée s'arcboute sur un roc vert foncé culminant à 30 mètres. Selon les habitants, la tombe à l'intérieur serait celle d'Abou Kalijar ou son fils, mort empoisonné. Le style architectural fait dater le bâtiment de l'époque ilkhanide, aux XIIIe et XIVe siècles.


▲ *Tombeau de Khâjeh Atâbak*

- Le mausolée Moshtâghieh: Ce mausolée est aussi celui d'un chef d'école soufie. Cette fois, il s'agit de l'école de Moshtâgh Ali Shâh, vivant à l'époque qâdjâre (fin XVIIIe-XIXe siècles). Après l'assassinat de Moshtâgh en 1791, il fut enterré dans ce qui était déjà le tombeau d'un saint local et l'endroit devint célèbre sous le nom de Moshtâghieh. Ce lieu est


▲ *Mausolée de Shâh Nematollâh Vali*



▲ *Mausolée Moshtâghieh*

également appelé «les trois dômes», puisque trois dômes recouvrent les trois tombeaux du bâtiment.

Région marchande et étape de la Route de la Soie, Kermân comprend également de nombreux caravansérails historiques, datant principalement de l'ère safavide.

- Le caravansérail de Ghotb Abâd: Ce caravansérail safavide est un caravansérail de ville, toujours actif au cœur du bazar Ghotb Abâd de Rafsandjân.

- Le caravansérail de Kaboutar Khân: Caravansérail safavide de relais, il est à voir à 30 km au sud-est de la ville de Rafsandjân, sur la route de Kermân, dans le bourg de Kaboutar Khân. Ce bâtiment est historiquement et architecturalement important du fait des événements historiques qui s'y sont déroulés.

- Le caravansérail de Tchahâr Sough: Bâti à Kermân, ce caravansérail est proche du caravansérail de Ganjali Khâli et comprend deux ouvertures, l'une dans le bazar Saraji et l'autre s'ouvrant sur le bazar Ghaleh.

- Le caravansérail et l'ensemble Vakil: Ce complexe, bâti en ville à côté du caravansérail safavide de Ganjali Khân, date de l'époque qâdjâre. Sa construction,



▲ *Caravansérail de Kaboutar Khân*

commencée sur ordre du gouverneur de Kermân, Mohammad Esmaïl Khân Vakil-ol-Molk, a pris fin en 1870 sous le gouvernorat de Mortezâgholi Khân. Ce caravansérail et le complexe qui l'entoure est l'un des plus grands d'Iran.

- Le caravansérail de Mirzâ Alinaghi, celui des Hindous et celui de Mirzâ Hassan: Ces trois petits caravansérails datent de l'ère safavide.

Dans cette région désertique, l'eau et sa préservation ont bien évidemment une importance particulière. Ainsi, une attention indépendante a été portée à la construction de réservoirs d'eau, lesquels sont souvent des monuments architecturaux uniques en leur genre. On peut ici citer les deux réservoirs les plus connus:

- Le réservoir de Shâh Nematollâh Vali: Ce réservoir ancien est situé à Mâhân, dans le complexe entourant la tombe du célèbre soufi. Il a été bâti en même temps que le tombeau et date du XVe siècle.
- Le réservoir d'Alimardân Khân et celui de son père Ganjali Khân: Ces deux réservoirs d'eau, datant de l'ère safavide et situés en plein cœur de la ville de Kermân dans le complexe Ganjali Khân, sont tous deux remarquables de par la finesse et l'attention accordée aux détails fonctionnels de leur architecture.

Il reste aussi à signaler les grandes maisons de Kermân. Ces maisons, appartenant aux nobles et aux grands marchands de la région, constituent des joyaux de l'architecture historique de Kermân. On peut notamment citer la maison du Gouverneur Mirhosseini, à Râyen, datant de l'ère zand et la maison de Bahârolmolk, à Bardsir, qui date de l'époque qâdjâre.

La ville de Kermân, très ancienne étape marchande, comprend plusieurs bazars, la plupart ayant des siècles d'âge, tout en étant toujours en activité. S'y perdre est un plaisir certain.



▲ *Citadelle Manujân. Photo: Mahdi Kalhor*

> Région marchande et étape de la Route de la Soie, Kermân comprend également de nombreux caravansérails historiques, datant principalement de l'ère safavide.

Quant aux mosquées, elles sont indubitablement des recueils d'histoire d'architecture et même d'archéologie,



▲ *Réservoir de Hâj Mohammad Taghi, Shahdâd, photo par Mahdi Kalhor*



▲ *Vue aérienne du Jardin du prince (*bâgh-e shâhzâdeh*), Mâhân*

puisque certaines ont été bâties sur les vestiges de temples préislamiques. On peut notamment nommer à Kermân la Mosquée de l'Imâm, datant de l'ère seldjoukide (XIe siècle) et la mosquée Pâmenâr datant du règne des Al-e Mozaffar (XIIIe siècle), la mosquée Vakil construite en 1773 sur ordre de Vakil-ol-Molk, qui a été rénovée durant le XIXe siècle; à Sirjân, la mosquée Seyyed datant de 1846, à Shahdâd, la mosquée seldjoukide, vieille bâtisse dont il ne reste aujourd'hui que certains murs, une partie de la toiture et de la coupole ainsi que la *shabestân*, l'ensemble étant intégralement en adobe. A Sirjân se trouve également la mosquée de la citadelle de Pierre qui, d'après la tablette qui orne son entrée, date de l'ère mozaffaride (XIIIe siècle).

A côté des mosquées, quelques grandes écoles aujourd'hui désaffectées pour la plupart offrent également l'agrément d'une belle architecture. On peut notamment citer l'école Ganjali Khân à Kermân, construite en 1598 par Mohammad Soltâni Yazdi, l'école Shafi'yeh, bâtie par le petit-fils de Ganjali Khân et l'école d'Ebrâhim Khân, qui appartient au courant chiite des Sheykhiyeh.

Habitant une région désertique et pourtant riche, les Kermânis ont une longue tradition de création de jardins; la rudesse naturelle de leur environnement



▲ *Jardin du prince (*bâgh-e shâhzâdeh*), Mâhân*



▲ *École Ebrâhim Khân*

les poussant à créer de vrais joyaux verts. Certains de ces grands jardins sont aujourd'hui des lieux incontournables de loisir pour les habitants qui viennent profiter de leur beauté naturelle et classique.

Le Parc du Prince Mâhân, à quelques km de la ville de Mâhân sur les pentes de la montagne Tigrân, est ainsi l'un des plus beaux jardins traditionnels d'Iran. Ce parc a été aménagé par le gouverneur qâdjâr Abdolhamid Farmânfarmâ au XIXe siècle.

Le Parc du musée Harandi est également renommé pour sa beauté. Ce parc a été aménagé à l'époque qâdjâre. Historiquement, le pavillon principal de ce parc a été la dernière étape iranienne de Rezâ Pahlavi en Iran, roi destitué et exilé en septembre 1941.

D'autres jardins de la région sont le parc de Fathabâd, celui de Beyramâbâd près de Gavâshir, le parc Beymand de Sirjân, célèbre pour ses cèdres millénaires, le parc rocheux de Bolourd à 45 km au sud-est de Sirjân et le parc Nâsserieh datant de l'ère qâdjâre.

Quant aux mosquées, elles sont indubitablement des recueils d'histoire d'architecture et même d'archéologie, puisque certaines ont été bâties sur les vestiges de temples préislamiques.

Pour conclure, ce court article ne serait être une présentation exhaustive des attractions naturelles et historiques de la province de Kermân, qui demeure aujourd'hui encore une région peu connue et assez mystérieuse. ■

1. Se référer à l'article «La citadelle iranienne de Râyen (arg-e Râyen), le deuxième plus grand édifice en brique crue du monde» de Sarah Mirdâmâdi, publié dans *Revue de Téhéran,* n°93, août 2013.

Kermân, multiculturelle et tolérante

Mireille Ferreira

Modjtabâ, originaire de Kermân, réside depuis huit ans à Montpellier, capitale de la province méridionale française du Languedoc-Roussillon, où il achève un doctorat en droit international pénal. Une rencontre, organisée par l'intermédiaire de l'Association culturelle franco-iranienne de Montpellier, lui a donné l'occasion de raconter sa ville, où il a hâte de retourner, dès sa thèse achevée. Voici le récit qu'il en fait, heureux de l'opportunité qui lui est donnée d'exprimer l'attachement qu'il éprouve pour sa ville natale:

"Je ne suis pas un spécialiste de l'histoire de Kermân mais ce que j'ai à vous dire la concernant est basé sur ce que j'observe et que l'on m'a raconté sur cette ville depuis mon enfance. Après mes études secondaires, je suis parti de Kermân faire mes études universitaires à Téhéran puis en France mais je reste très attaché à ma ville natale, où je retourne régulièrement. La richesse de cette ville est telle qu'elle permet d'évoquer de nombreux aspects, historiques, culturels, économiques, religieux, etc.



▲ *Détail de l'architecture du bazar de Kermân*

La ville de Kermân a aujourd'hui une population d'environ 600 000 habitants. C'est la capitale de la région la plus étendue d'Iran, depuis que le Khorâssân, au nord-est du pays, a été divisé en trois régions. Elle est située à un peu plus de 1000 kilomètres de Téhéran. En raison de la présence des déserts et des massifs montagneux – la ville a une altitude d'environ 1800 mètres - on y rencontre une grande diversité de climats. On peut observer de grandes amplitudes de températures entre différents points de la région. La température de Shahrdân, ville la plus chaude de la province, est toujours très élevée, alors qu'au même moment il peut neiger sur la station de ski de Sirch, à environ 15 kilomètres de là.

Les historiens situent la création de la ville de Kermân à l'époque sassanide, sous le règne d'Ardeshir 1er (224-241 après J.-C.) mais on suppose qu'elle remonterait à l'époque achéménide, sous les règnes de Cyrus le Grand et Darius Ier, soit environ 500 ans avant J.-C. Cette supposition repose sur le fait qu'à l'époque de Darius, soit à la période de la construction de Persépolis, on transportait de grandes quantités de bois destinées aux toits des palais, or, les arbres de Kermân, particuliers à cette région, y furent abondamment utilisés. On retrouve, dans les textes de cette époque, le nom de Karmânia, de *kâr* qui signifie travail en persan et *mân*, les hommes, désignant ainsi un lieu où les hommes travaillent beaucoup. Une autre idée, reprise dans l'Avesta - texte sacré de la religion zoroastrienne - et dans la langue sanscrite, *ker* signifie *faire la guerre*, d'où l'idée d'un lieu habité par des guerriers, signe de l'importance de la guerre dans les temps anciens.

Kermân est considérée comme l'une des cinq villes

les plus importantes d'Iran, avec Téhéran, Ispahan, Tabriz et Shirâz. De fait, à plusieurs périodes de son histoire, Kermân est devenue capitale d'Iran, avec d'autres villes, pour des périodes plus ou moins longues. A l'époque de la dynastie mozaffaride aux XIIIe et XIVe siècles, Kermân était la capitale de Tamerlan. A la fin du XVIIIe siècle, bien que Shirâz soit alors capitale de la dynastie Zand, son dernier roi, Lotf Ali Khân, s'installa à Kermân, ce qui en fit pendant quelques mois sa capitale, jusqu'à ce qu'Aghâ Mohammad Khân, en fondant la dynastie qâdjâre, détruisit Kermân et massacra une bonne partie de ses habitants, pour les punir d'avoir soutenu ce roi. A la fin du XVIIIe siècle, Kermân fut détruite par un séisme. L'Iran étant le pays des tremblements de terre, Kermân a été touchée plusieurs fois au cours de son histoire. J'y ai vécu moi-même un tremblement de terre lorsque j'étais enfant. Ces dernières années, la région a été durement éprouvée, comme à Bam en 2003.



▲ *Citadelle d'Ardeshir*

Kermân a connu plusieurs périodes d'importants développements. Deux gouverneurs ont apporté de grands changements à Kermân. Le premier, Ganj Ali Khân, était le maître de Shâh Abbâs



▲ *Mausolée Gonbad-e Djabaliyeh*



▲ *Jardin de pistaches de Rafsanjân*

safavide, qui l'appelait *bâbâ* (papa). Il fit construire le grand bazar, qui peut être comparé, par sa grandeur et sa beauté, au bazar Vakil de Shirâz. Le second, Ebrahim Khân Zahir-od-Dowleh, prince qâdjâr envoyé à Kermân par Fath Ali Shâh pour reconstruire la ville - détruite par Aghâ Mohammad Khân, le premier roi qâdjâr, comme je l'ai déjà dit - développa le bazar en y ajoutant une école et des commerces, des bijouteries en particulier.



▲ Kolompeh*, la pâtisserie typique de Kermân*

De nombreux sites et monuments font de Kermân une ville attrayante pour les touristes. Parmi mes préférés, je citerais le mausolée Gonbad-e Djabaliyeh, les citadelles Ardeshir et Dokhtar, monuments importants pour qui visite Kermân. Il faut voir aussi le musée de la monnaie, situé près du bazar Ganj Ali Khân, les jardins Bâgh-e Shâhzâdeh à Mâhân et Bâgh-e Harandi, dont la maison - où Rezâ Shâh Pahlavi s'était installé quelques jours sur la route de l'exil en Afrique du Sud en 1941 - a été transformée en un musée exposant instruments de musique et objets archéologiques.

Les ressources économiques de la ville de Kermân et de sa région sont nombreuses. Parmi celles qui font sa réputation, je peux citer les pistaches de Rafsanjân et de Kaboutar Khân, petit

village situé entre Rafsanjân et Kermân, qui passent pour être les meilleures du monde, le cumin de Kermân, le *ghavout*, poudre parfumée aux amandes, à la noix de coco, à la pistache ou encore au café, les dattes de Bam, très moelleuses, les pâtisseries typiques de Kermân, comme le *kolompeh*, petit gâteau rond fourré aux dattes et parfumé à l'eau de rose. Une partie du bazar est dédiée à une spécialité de Kermân, le *patteh*, étoffe de laine destinée à l'ameublement (nappes, rideaux) où la couleur rouge domine, à laquelle certains artisans ajoutent des motifs verts ou blancs. Confection plus difficile à réaliser que les tapis, car travaillé à l'aiguille, elle est l'affaire d'un nombre très restreint d'experts. Les objets en cuivre du bazar de Kermân sont aussi très réputés. Sans oublier les tapis, produits environ un siècle avant ceux de Kâshân, Ispahan, ou Tabriz et dont la qualité et la beauté rivalisent avec la production de ces centres renommés. Le plus beau tapis iranien, réalisé par le maître Mohammad Arjomand, il y a environ 70 ans, à l'époque de la dynastie pahlavi et fabriqué, à l'origine, pour la mosquée du vendredi de Kermân, se trouve aujourd'hui au Sénat des Etats-Unis. On peut citer aussi les tapis de l'atelier Rashid Farrokhi. Ces tapis sont bien connus à l'échelle mondiale car ils ont



▲ Patteh*, étoffe de laine destinée à l'ameublement (nappes, rideaux)*



▲ *Objets en cuivre du bazar de Kermân*

tous été signés par leur créateur.

L'aspect religieux me semble essentiel à développer lorsque l'on parle de Kermân car on y rencontre toutes les religions présentes en Iran, hormis l'islam sunnite que l'on trouve plus particulièrement dans les provinces du Sistân-Baloutchistan, du Khouzestân, et du Kurdistân. De nos jours, la grande tolérance des habitants de la ville et, au-delà, de toute la province pour les différentes religions, parfois contradictoires, m'impressionne beaucoup.

L'aspect religieux me semble essentiel à développer lorsque l'on parle de Kermân car on y rencontre toutes les religions présentes en Iran, hormis l'islam sunnite que l'on trouve plus particulièrement dans les provinces du Sistân-Baloutchistan, du Khouzestân, et du Kurdistân. De nos jours, la grande tolérance des habitants de la ville et, au-delà, de toute la province pour les différentes religions, parfois contradictoires, m'impressionne beaucoup.

▲ *Bibliothèque municipale*

Outre les musulmans chiites majoritaires en Iran, on rencontre à Kermân des Zoroastriens, avec leurs propres écoles et le plus beau temple du feu d'Iran qui renferme un musée anthropologique. Ils organisent à Kermân des fêtes grandioses, telles que Sadeh, la fête du feu, qui a lieu 50 jours avant Norouz, le Nouvel An iranien, ou encore Tiregân qui a lieu le 1er juillet, durant le mois de Tir du calendrier iranien. A l'époque de la dynastie sassanide, au début de l'arrivée de l'islam en Iran, une grande partie des Zoroastriens a quitté l'Iran pour s'installer dans l'Inde du Nord-Ouest, formant la communauté des Parsis. Bien que je sois musulman, j'apprécie la religion zoroastrienne car elle est l'un des élements à la source de la culture persane. En Iran même, il y a erreur sur la nature du zoroastrisme, certains pensent que les Zoroastriens adorent le feu, ce qui est faux, naturellement. Il n'est, pour eux, qu'un élément sacré, une source d'énergie et de lumière.

L'Ecole Shaykhieh est aussi présente à Kermân, comme à Tabriz, au nord-ouest de l'Iran. Ce mouvement spirituel chiite, qui centre son enseignement sur la fidélité aux Imâms, est apparu sous la dynastie qâdjâre aux XVIIIe et XIXe siècles. Sheikh Ahmad Ahsâ'i, un des savants chiites, a fondé l'école Shaykhieh sur la base de l'attente du Douzième Imâm caché et son élève, Kâzem Rashti, a développé cette idée. Un élève de ce dernier, Hâjj Mohammad Karim Khân, fils du gouverneur de Kermân, Ebrâhim Khân Zahir-od-Dowleh, dont j'ai déjà parlé, revint à Kermân après ses études à Karbalâ en Irak et développa à son tour l'école Shaykieh.

Le soufisme, mouvement mystique de l'islam, s'est fortement développé à Kermân à l'époque seldjoukide (XIe et XIIe siècles). La dépouille du fondateur de l'ordre soufi de Kermân, Shâh Ne'matollâh Vali, mort en 1431, repose dans le superbe mausolée de Mâhân au sud-est de la ville de Kermân. Enfin, la petite communauté juive de Kermân s'adonne principalement au commerce des tissus. Avec les zoroastriens et les chrétiens, également présents dans la ville, cette religion est représentée au Majlis, le Parlement d'Iran.

Pour conclure, je dirais que j'apprécie la vie culturelle de Kermân, fort différente, bien sûr, de celle de Montpellier. Les Kermâni sont calmes et posés, d'une culture perse très ancienne héritée des Zoroastriens. Ils préfèrent une vie familiale et amicale où l'on échange en permanence informations et idées, dans le cadre des jardins familiaux. Je pense que la région de Kermân a un bel avenir devant elle, qu'elle pourra prospérer grâce, notamment, à la richesse culturelle et à l'esprit de tolérance de ses habitants. Le développement économique de la région me semble prometteur, basé sur ses nombreuses ressources: gisements de charbon et de cuivre - Sadd-e Tcheshmeh possède le deuxième gisement au monde de cuivre - usines de montage automobile à Bam et à Rafsanjân.

Sur le plan personnel, j'ai l'intention de revenir à Kermân après ma thèse, pour enseigner à la Faculté de Droit de Kermân par exemple, au moins pendant quelques années, afin d'y transmettre le savoir que j'ai acquis ailleurs, et participer ainsi à l'enrichissement de ma ville.

Je remercie *La Revue de Téhéran* d'avoir pris l'initiative de publier, en français, des articles sur la belle région de Kermân, qui pourront être lus par mes amis français et iraniens francophones." ■





▲ *Hammâm Ganj Ali Khân*

Le développement économique de la région me semble prometteur, basé sur ses nombreuses ressources: gisements de charbon et de cuivre - Sadd-e Tcheshmeh possède le deuxième gisement au monde de cuivre - usines de montage automobile à Bam et à Rafsanjân.

Bam et sa citadelle

Mahsâ Hâshemi



▲ *Citadelle de Bam avant le séisme de l'année 2003*

Bam est l'une des préfectures de la province de Kermân, au sud-est de l'Iran. Cette subdivision est une région plutôt désertique. D'après le recensement de l'année 2006, sa population est de 277 835 personnes. Bam avoisine la ville de Kermân au nord; à l'est, les préfectures de Zâhedân et Irânshahr, de la province du Sistân et Baloutchistân, au sud, Kahnouj et à l'ouest, la ville de Jiroft. La ville de Bam, à une altitude de 1060 mètres au dessus du niveau de la mer, se situe à 200 kilomètres du sud-ouest de Kermân, à mi-chemin entre Kermân et Zâhedân. Bam est la seule ville de la région enregistrée sur la liste du patrimoine mondial de l'UNESCO en 2004.

L'économie de Bam

Le jardinage, l'agriculture, l'élevage des animaux et le tissage de tapis constituent la base et l'essentiel de l'économie de Bam. L'eau, essentiellement utilisée pour l'agriculture, est acheminée dans la ville par les antiques *kâriz* (*qanât*), ainsi qu'en modeste partie, par la rivière. Les productions principales de l'agriculture de cette province sont le blé, l'orge, le coton, les légumes, les agrumes, et surtout la datte *mazâfati*, produit agricole le plus important de la région et datte la plus appréciée en Iran.

L'élevage n'est pas intense à Bam et les centres d'élevage sont situés à Râyen, région voisine de Bam. En général, l'élevage dans la région comprend des animaux comme les moutons, les bœufs, les volailles et les chameaux. A la fin du règne de Lotf Ali Khân Zand, Bam fut aussi la capitale de l'Iran pour une courte période. Bartold écrit: «Bam était le centre industriel de l'Iran, et les cotonnades fabriquées dans cette ville étaient envoyées partout ailleurs, même en Egypte.»

Les géographes du XVIIe siècle attestent de l'importance de cette ville, dont les habitants étaient connus pour leur habileté en artisanats divers. A l'époque, Bam est un centre marchand et son industrie textile est réputée. La plupart des habitants de la ville sont alors des tisseurs.

Les premiers habitants de Bam

Peu d'informations existent sur les origines de la ville, mais d'après les études menées sur les lieux de résidence, notamment les tours et les remparts, et en partant du fait que les habitants de Bam ont résidé dans l'enceinte de la citadelle de Bam depuis deux millénaires jusqu'au milieu du XIXe siècle, on estime que les habitants sont culturellement aryens. Une recherche génétique portée sur les habitants du département Dehbekri a montré une grande similarité entre leur ADN et celui des cadavres inhumés dans la citadelle de Bam. On en a déduit que les Dehbekri seraient l'ancien peuple de la citadelle de Bam qui auraient migré en partie de Bam pour une région climatiquement plus clémente, alors que d'autres ont décidé de rester. Dans la mythologie iranienne, Bam aurait été construit par Bahman, fils du prince sacré Esfandiar ou fils de Goshtâsb (héros légendaire).

Cette ville est un centre urbain extrêmement ancien. Les collines historiques de *Bidroun*, situées à 10 kilomètres au nord de la ville et le temple du feu à Dârestân, à 30 kilomètres de Bam, datent du IVe millénaire av. J.-C. Quant à Bam, elle aurait pris forme autour de sa citadelle, il y a environ 6000 ans.

Durant le dernier millénaire, Bam fut aussi une étape de la Route des Epices, l'une des voies principales de la Route de la Soie, d'où une place stratégique et économique importante.

Le climat de Bam

Le climat de Bam est chaud et sec, mais sa proximité avec le désert de Lout lui donne un climat extrême, de telle façon qu'en été, il est parfois le point le plus chaud, et en hiver, le point le plus froid du pays. Le taux moyen annuel de pluviosité est de 68 millimètres dans la région. L'une des attractions de Bam est la région de Dehbekri, au climat frais et tempéré.

La région de Morghak, dépendante de Dehbekri, est aussi à signaler pour sa fraîcheur et ses forêts de pistachiers et d'amandiers sauvages. Autrefois, Morghak était un centre important de musique traditionnelle iranienne. A cette époque, les lettrés et les poètes parlent de Dehbekri comme d'«un paradis entre deux enfers».

La citadelle de Bam

La citadelle de Bam est le plus grand monument en briques crues du monde, parfois comparée à la Grande Muraille de Chine de par sa splendeur et sa beauté. La citadelle se situe au nord-est de la ville, contre les remparts, et surplombe la Route de la Soie. D'après les études, elle aurait d'abord été construite à l'époque achéménide, puis rénovée à l'époque arsacide. Jusqu'à la fin de l'époque qâdjâre (début XXe siècle), la



▲ *La datte* mazâfati*, produit agricole le plus important de Bam*



▲ *Région de Morghak qui dépend de Dehbekri*

citadelle était habitée. Selon les études faites pendant ces dernières années, le bâtiment originel de cette citadelle historique aurait 6000 ans d'âge. La citadelle de Bam a été enregistrée le 23 mars 1966 sur la liste des œuvres nationales, et la ville de Bam, en 2004, sur la liste des œuvres du Patrimoine mondial de l'humanité.

> L'ensemble de la citadelle de Bam comprenait la vieille ville et la forteresse, et couvrait près de 20 hectares.

La citadelle de Bam était le lieu de résidence des habitants de Bam, il y a 180 ans. L'ensemble de la citadelle comprenait la vieille ville et la forteresse, et couvrait près de 20 hectares. Autour de la forteresse, des douves profondes protégeaient la ville contre les assauts. 38 tours de guet sur les remparts de la forteresse, fortifiaient la défense.

Au centre de la citadelle se dressait le bâtiment principal, érigé sur un rocher. Ce bâtiment comportait cinq étages et était en adobe. Dans la citadelle, on trouvait aussi des boulangeries, des magasins de fabrication d'huile et bien d'autres magasins. De toutes ces parties, il ne reste aujourd'hui que quelques colonnes et des arcs. A l'époque islamique, on y construisit deux mosquées sous les noms de Mosquée Jâmeh et Mosquée du prophète Mohammad, avec une terrasse et quelques chambres dans la citadelle, mais elles ont été détruites lors du séisme de 2003. Autre bâtiment construit à l'intérieur de la citadelle qui n'a pas survécu: le *zourkhâneh* (maison de force), comportant quatre balcons, un dôme et un intérieur bas. La citadelle n'avait qu'une seule porte d'entrée dont l'arc était similaire à ceux de l'époque sassanide.

Anecdote historique: Lotf'ali Khân Zand, le prince héritier zand, fut arrêté

dans cette même citadelle par Mohammad Ali Khân Zâboli, le gouverneur de Bam. La citadelle fut le lieu de résidence du gouverneur jusqu'en 1875 et la fin du gouvernorat d'Aghâ Khân Mahallâti.

Le séisme de 2003

Le séisme de 2003 qui ravagea Bam détruisit aussi la citadelle antique en grande partie. Le séisme, d'une puissance de 6,6 sur l'échelle de Richter, eut lieu à 5 h 26 au matin du 26 décembre 2003. Le nombre des victimes de ce séisme oscille entre 32 000 et 52 000 personnes, selon les statistiques. Il y eut aussi plus de 30 000 blessés et des milliers de gens sans abri. Après le séisme, de nombreuses organisations nationales et internationales se sont alliées pour tenter de répondre aux conséquences désastreuses de cette catastrophe.

Quant au projet de restauration de la citadelle de Bam, il rassemble des spécialistes qui étudient les documents, les plans et les photos restés de ce monument historique pour peut-être pouvoir lui rendre une nouvelle fois sa magnificence et sa splendeur passées. Un atelier de fabrication de briques crues fut ainsi rapidement mis en place, atelier qui est l'un des plus grands et des mieux équipés du Moyen-Orient. La brique crue nécessaire à la reconstruction des parties détruites de la citadelle est produite par les mines locales, avec l'aide d'experts nationaux et internationaux.

Etant donné le nombre élevé de victimes et la migration de nombreux survivants vers les villes voisines, des changements démographiques et éventuellement culturels profonds ont affecté la ville. La lenteur des reconstructions pousse parfois ces survivants à choisir de rester dans leur région d'adoption, ce qui tend à transformer la structure traditionnelle et historique de la ville, et provoque la disparition d'une certaine culture spécifique à Bam. ■



▲ *Sculpture symbolisant le séisme de 2003 de Bam*

Le village troglodyte de Meymand dans la province de Kermân

Roshanak Dânâei

▲ *Village troglodyte de Meymand*

Le village historique de Meymand est situé dans la province de Kermân, à 36 kilomètres de la ville de Shahr-e Bâbak qui fut supposément fondée par Bâbak Sâsâni, le grand-père d'Ardeshir Bâbakân, lui-même fondateur de la dynastie sassanide.

La fondation du village historique de Meymand remonte à l'époque où le mithraïsme était enraciné en Iran. Ses adeptes considéraient la montagne, symbole de solidité et de stabilité, comme le meilleur lieu d'habitation. Ils creusèrent les rochers avec les outils les plus simples, donnant peu à peu naissance à cet endroit hors du commun qui constitue un témoignage de l'ancienneté de la culture iranienne. Certains chercheurs estiment également que les adeptes du mithraïsme qui habitaient en Perse ont d'abord creusé des cavités souterraines au pied des montagnes pour y enterrer leurs morts. Peu à peu, le climat et les conditions de l'environnement les ont conduits à s'établir eux-mêmes dans ces cavernes.

Les maisons de ce village ont toujours été réalisées en taillant les rochers, sans qu'aucun matériau supplémentaire n'y soit utilisé. Pour cette raison, on n'y trouve pas d'armoire étant donné que l'on a taillé les murs pour y faire des niches et étagères où l'on dispose la vaisselle, des boîtes, des lampes, etc.

Chacune de ces maisons traditionnelles taillées dans les rochers et appelées *kitcheh* a une ou plusieurs chambres ainsi qu'une écurie. Meymand rassemble ainsi 406 *kitcheh* de tailles différentes. La majorité d'entre elles mesurent de 16 à 20 m2 et ont une hauteur de deux mètres; la plus grande ayant une surface de 90 m2. Les portes de la plupart des *kitcheh* sont en bois et de forme rectangulaire, avec un système de verrouillage reposant sur un trou percé dans un bloc de pierre. Le seuil des portes des *kitcheh* se situe de

15 à 20 cm au-dessus du sol pour empêcher l'eau de s'y écouler.

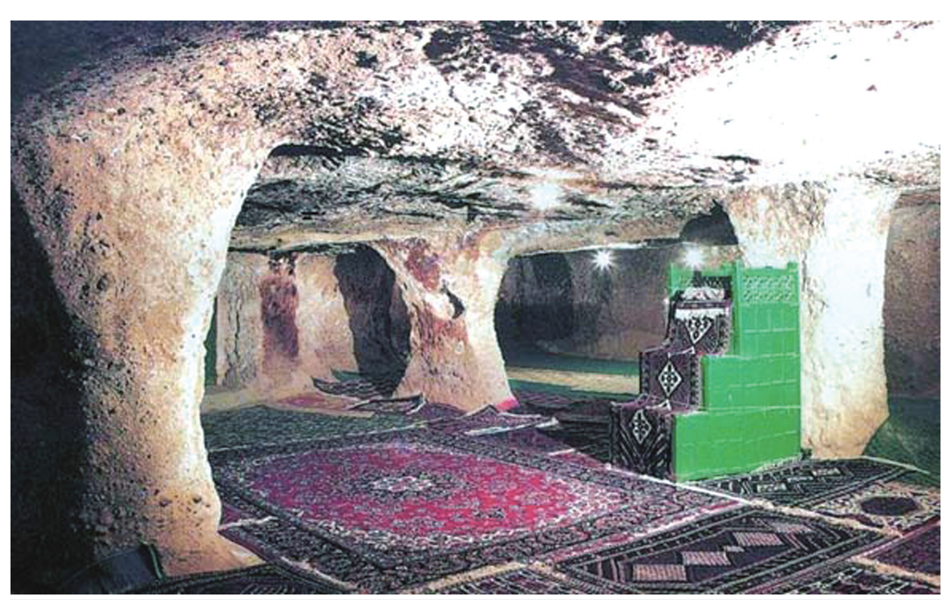
Meymand dispose également d'une ancienne école réalisée selon le même modèle que les maisons, à l'exception du fait qu'elle est plus profonde que les *kitcheh* où habitent les villageois. Elle dispose de cinq pièces qui étaient utilisées comme classes et bureau.

L'ancienne mosquée du village est également taillée dans les rochers. Creusée au cœur même de la montagne et dotée de piliers naturels de pierre, elle s'étend sur une surface de 1200 m2. L'ensemble de ses parties, y compris le *mihrâb* et le *minbar*, est taillé dans les murs.

Le *hammâm* de Meymand est également taillé dans la roche et considéré comme l'une des merveilles du village. Construit selon le plan des *hammâms* traditionnels iraniens, il comporte un bassin rempli d'eau chaude, le *khazineh*. Sa principale source de lumière est fournie par un morceau de marbre placé sur un trou percé dans le toit du vestiaire: il reflète la lumière extérieure et éclaire tout l'espace.

L'ancienne mosquée du village est également taillée dans les rochers. Creusée au cœur même de la montagne et dotée de piliers naturels de pierre, elle s'étend sur une surface de 1200 m2. L'ensemble de ses parties, y compris le *mihrâb* et le *minbar*, est taillé dans les murs.

Les touristes venant visiter le village de Meymand peuvent se restaurer dans le restaurant traditionnel de Meymand, qui est un *kitcheh* disposant de tables et de bancs en pierre et en bois. Ses plats traditionnels sont le *ghormeh gousht* (plat à base de viande), le *ghatoghboneh* (plat à base de *boneh*, sorte de pistache sauvage), le *khoresh bâdemdjân* (ragoût d'aubergine), le *kallehpâtcheh* (mets à base de tête et de pieds de mouton), le *gheymeh nokhod* (ragoût de viande et de pois), le *khâkepiâz* (omelette d'oignon),



▲ *Ancienne mosquée du village de Meymand*



▲*Restaurant traditionnel de Meymand, un* kitcheh *disposant de tables et de bancs en pierre et en bois*

le *kâtilet* (boulette de viande), le *khoresh âlou* (ragoût de prune), le *khoresh kalam* (ragoût de chou), le *polosozi* (riz aux légumes)… ainsi que les produits laitiers et les pains traditionnels.

La fondation du village historique de Meymand remonte à l'époque où le mithraïsme était enraciné en Iran. Ses adeptes considéraient la montagne, symbole de solidité et de stabilité, comme le meilleur lieu d'habitation.

Les principaux revenus des villageois de Meymand proviennent de l'agriculture et du tissage de tapis. Les tapis de Meymand sont célèbres pour leur beauté et leur qualité. Outre le tissage de tapis, la fabrication de feutre et le tissage de kilim sont également courants dans ce village.

Situé entre le désert et la montagne, Meymand a un climat montagnard qui se caractérise par des hivers froids et des étés chauds. Dans les oasis autour du village se trouvent des amandiers, des noisetiers, des vignes et des pistachiers. Dans le village poussent également des mûriers ainsi que divers types d'herbes (astragale, cumin, renoncule, thym, romarin, fenouil, réglisse, etc.)

Le village a conservé son architecture, ses traditions d'origine ainsi que sa langue, qui a subi très peu de changements en raison de l'isolement du village. Elle contient ainsi encore des mots sassanides et pahlavi. Selon les légendes locales, Meymand redonnera à l'Iran sa splendeur ancienne grâce à un homme qui viendra du soleil. Dans les épigraphes retrouvées à Meymand, on peut notamment lire: "*Lorsque les montagnes de Meymand seront déchirées et que les légendes se réaliseront, les trésors de Meymand apparaîtront; seule une personne pourra les obtenir, celle qui viendra du soleil*."

Pour avoir une première vue du village, il faut s'approcher à environ 500 mètres des maisons troglodytes. La première image qui apparaît alors est celle de portes

très courtes jointes par des tunnels situés derrière elles. Ces portes ne sont pas toutes au même niveau et certaines sont situées les unes au-dessus des autres. La première impression est que ce village ne compte qu'un nombre très limité de maisons, et pour se rendre compte qu'il y a plusieurs centaines de *kitcheh* dans le village et en estimer l'étendue, il faut marcher pour apercevoir les différentes maisons rocheuses sous différents angles.

Concernant la signification du mot Meymand, il existe différents avis. Selon certains, Meymand signifie "eau de rose" (*golâb*) et ce nom aurait été choisi car le village était jadis rempli de roses. Selon d'autres, Meymand signifierait rivière, ou un lieu où s'écoulent de nombreuses rivières. Mais Meymand signifie le plus probablement refuge, étant donné que ce village a été construit au milieu des montagnes et qu'il était donc peu attaqué par les tribus ennemies.

Meymand est habité depuis 3000 ans et compte parmi les plus anciens villages encore habités en Iran. Les fouilles archéologiques qui y ont été réalisées ont conduit à la découverte de tuiles datant de 6000 ans, ainsi que de pierres gravées dont l'ancienneté remonte à près de 10 000 ans. Sur la base de ces recherches, ce village historique aurait entre 8000 et 12 000 ans. En 2005, Meymand a reçu le prix international Melina Mercouri (UNESCO-Grèce) destiné à récompenser des actions exemplaires de sauvegarde et de mise en valeur des grands paysages culturels du monde. ■

Sitographie:

- http://whc.unesco.org/fr/activites/484/
- http://www.keacheh.blogfa.com/
-http://fa.wikipedia.org/wiki/%D9%85%DB%8C%D9%85%D9%86%D8%AF_(%DA%A9%D8%B1%D9%85%D8%A7%D9%86)



▲ *Vue d'une maison traditionnelle taillée dans les rochers et appelée* kitcheh



Le désert de Shahdâd

Khadidjeh Nâderi Beni
Université de Payâm-e Nour

Kalout, *désert de Shahdâd*

Shahdâd est une région désertique située à l'ouest du désert de Lout, à 100 km au nord-est de Kermân. Ville la plus peuplée du désert de Lout, Shahdâd jouit d'une ancienneté de plus de 6000 ans. Les alentours de ce désert furent pendant longtemps considérés comme exempts de toute trace de civilisation, et de ce fait peu fréquentés par les archéologues. Néanmoins, en 1346 (1967), l'Institut des recherches géographiques de l'Université de Téhéran[1] envoya un groupe constitué des meilleurs archéologues pour faire des recherches sur l'histoire du désert. Pendant six ans, ce groupe y a découvert un nombre important d'objets anciens datant du 3e millénaire av. J.-C. Certains archéologues considèrent la région de Shahdâd comme le point de départ de toute étude sur la civilisation du sud-ouest de l'Iran pendant les 3e et 2e millénaires av. J.-C.

L'étendard en métal (*darafsh-e felezi*)

Outre des poteries, on y découvrit des pots en bronze et un étendard en métal (*derafsh-e felezi*) considéré comme étant le plus ancien étendard du monde; c'est un drapeau comportant une hampe et une charnière en bronze sur laquelle est gravé un dessin de dattier à côté de deux autres arbres, cinq hommes de tailles différentes, un lion ainsi que quelques serpents ressemblant fortement aux serpents de la civilisation de Djiroft[2]. Ce qui retient l'attention est le dessin tracé sur sa hampe: la figure du Simorgh, oiseau fabuleux des mythes iraniens, qui figure également sur l'étendard Kâviâni (*darafsh-e kâviâni*) réalisé par Kâveh Ahangar (Kâveh le forgeron) pour combattre Zahhâk[3] le sanguinaire. Dans les mythes persans comme dans la civilisation sumérienne, cet oiseau légendaire symbolise le soleil et la sagesse.

La ville des Nains
(*shahr-e koutouleh-hâ*)

Les fouilles archéologiques de Shahdâd furent suspendues pendant 17 ans à la suite de la Révolution islamique. A leur reprise, ces recherches permirent la découverte des vestiges d'une ville ancienne datant du 3e millénaire av. J.-C., et dont l'étrangeté réside dans le fait que les murs et les portes, les niches et les plafonds et, en un mot, l'ensemble des parties des édifices y sont de très petites dimensions. Pour cette raison, elle a été

Les fouilles archéologiques de Shahdâd permirent la découverte des vestiges d'une ville ancienne datant du 3e millénaire av. J.-C., et dont l'étrangeté réside dans le fait que les murs et les portes, les niches et les plafonds et, en un mot, l'ensemble des parties des édifices y sont de très petites dimensions.



▲ *Étendard en métal (*derafsh-e felezi*)*



▲ *Ville des Nains (*shahr-e koutouleh-hâ*)*

nommée *Shahr-e Koutouleh-hâ* c'est-à-dire "la ville des Nains" ou, plus familièrement, des nabots. A la lisière de cette ville, des fouilles ont également été réalisées au sein d'un cimetière contenant près de 800 tombes et datant du troisième millénaire av. J.-C.

Pendant ces dernières années, les études faites à partir des ruines ensevelies de cette ville attestent de l'existence de quelques fonderies et ateliers, de monuments architecturaux, et d'outils industriels de toute sorte qui montrent l'état d'avancement technique de la région. En analysant ces objets, les archéologues ont déduit que les habitants s'occupaient à divers métiers y compris l'agriculture, l'artisanat et notamment la joaillerie. D'après certains archéologues, il est possible que cette ville soit en réalité ce qui reste d'Aratta, l'une des provinces de l'Etat élamite[4] et qui est citée dans les textes sumériens sous le nom de «ville perdue». Les portes couvertes de boue ainsi que certains témoignages laissent à penser qu'à l'époque, suite à un fléau naturel ou à une menace inconnue, les habitants auraient quitté la ville dans l'espoir d'y retourner un jour; mais elle resta inhabitée durant 5000 ans.

Kalout

L'attrait touristique du désert de Shahdâd ne se résume pas exclusivement



▲ *Région de Gandom Beryân*

à son passé historique, car il jouit en outre de richesses naturelles uniques. On peut notamment citer les fameux *kalouts:* à 45 km au nord-ouest de Shahdâd, il existe de nombreuses pyramides de sable dont la plus élevée mesure 480 m de haut. Ces pyramides, ou monts de sable, nommées *kalouts*[5] *,* créées par l'érosion et les vents désertiques s'étendent sur une surface de plus de 11 000 km^2. L'écoulement du fleuve *Roud-e shour* (La Rivière salée), qui prend sa source aux montagnes de Birdjand et se déverse dans les profondeurs des *kalouts*, a par ailleurs accéléré ce phénomène. Avec une température maximale de 50ºC, l'eau de cette rivière est excessivement salée et dense.

Gandom Beryân

Près des *kalouts*, on retrouve la région où la température maximale mondiale a été enregistrée en 2005. Il s'agit de la région de Gandom Beryân (Blé grillé), qui commence à 80 km de Shahdâd et s'étale sur une surface de 480 km^2. Aucun être vivant, même des micro-organismes, ne peut subsister dans de telles conditions. De plus, cette région est couverte de matières volcaniques noires qui attirent la chaleur du soleil. En hiver, la température maximale y atteint 67ºC tandis qu'en été, elle atteint jusqu'à 100ºC, ce qui en fait la zone la plus chaude et aride du monde.

Les *nebkâs*

Un autre panorama remarquable du désert de Shahdâd est constitué par un ensemble de pots naturels de sable où de nombreux arbrisseaux de tamaris poussent. Ces pots de fleurs, nommés *nebkâs*, sont composés de sable, de vase et d'argile. Parmi d'autres paysages à admirer, nous pouvons également mentionner les collines de Rebdou et de Hammada*,* de forme polygonale et qui offrent une très belle vue aux visiteurs.


▲ Nebkâs*, pots de fleurs composés de sable, de vase et d'argile*

> Parmi les attraits touristiques du désert de Shahdâd, on peut citer les fameux *kalouts*: à 45 km au nord-ouest de Shahdâd, il existe de nombreuses pyramides de sable dont la plus élevée mesure 480 m de haut.

Actuellement, le désert de Shahdâd est considéré comme étant l'un des sites touristiques les plus remarquables d'Iran et attire de ce fait de nombreux touristes chaque année. ■

---

1. *Mo'assesseh-ye pajouhesh-hâye djoghrâfiâyi-e Dâneshgâh-e Tehrân.*
2. Ville située au nord-est du pays.
3. Roi tyran légendaire de l'Iran qui tuait chaque jour un certain nombre de personnes et il donnait à manger les cerveaux aux deux serpents qui étaient poussés sur ses épaules.
4. Apogée aux XIIIe et XIIe siècle avant J. -C.
5. *Kalout* est un mot composé formé de *kal* qui désigne le village, et *lout* qui signifie vide et aride.

Source:

- Bakhtiâri Saïd, *Atlas-e ostân-hâye Irân* (Atlas des provinces de l'Iran), Téhéran, 1383/2004.



Historique du tapis de Kermân

Ali Mokhtâri Amin

Kermân est une province située dans les zones centrales et arides de l'Iran. Bien que des chaînes de montagnes se trouvent au nord-ouest de cette province, aucune rivière abondante ne coule dans cette région. Ce manque en eau et la présence de vastes zones montagneuses arides, incultivables et ensablées ont conduit la plupart des gens de cette contrée à se tourner, vers l'industrie du tissage de tapis au lieu de l'agriculture.

Cette région du pays a été considérée depuis longtemps comme l'un des centres les plus importants du tissage de tapis. L'histoire du tissage de tapis à Kermân remonte à plusieurs siècles et est antérieure à l'ère des Safavides. Un morceau d'un grand tapis exposé au musée de Hazrat-e Imâm Rezâ à Mashhad, conservé depuis cinq cents ans, est le témoignage visible d'au moins cinq siècles d'expérience de tissage des tapis à nœuds de Kermân.

Les modes et la qualité de tissage de ces tapis ont connu bien des hauts et des bas. Cet art a connu son apogée durant la période safavide. Il est ainsi fort possible que l'art du tissage de tapis à Kermân soit arrivé à maturation grâce à leur soutien direct. Nous trouvons également évoquée la renommée des tapis de Kermân dans l'œuvre écrite d'Eskandar Khân-e Monshi, le secrétaire de Shâh Abbâs le grand, ainsi que dans celles de Jean Chardin, qui voyagea en Iran dans les années 1666 et 1672.

Le déclin du tissage du tapis de Kermân commença sous la dynastie des Qâdjârs, c'est-à-dire au début du règne d'Aghâ Mohammad Khân Qâdjâr. En raison de l'aide que les habitants de Kermân avaient apportée à Lotf-'Ali Khan, dernier de la lignée des Zand, il massacra la quasi-totalité de la population de cette ville.

Il ressort des sources historiques qu'à cette époque, Kermân produisait avant tout du textile et non des tapis, de sorte qu'au milieu de la période qâdjâre, Kermân était l'un des centres de production de textile le plus important et le plus grand, surtout dans le domaine des tissus de soie. Parmi les productions de l'époque, nous pouvons citer les écharpes en laine, les tissus canevas simples ; et une sorte de broderie nommée *patehdouzi*.

Avec la Révolution industrielle en Europe et l'exportation de textiles ainsi que des machines

permettant de les produire de façon industrielle en l'Iran, la production de textiles faits à la main connut une baisse importante, ce qui conduit à une revalorisation de l'art du tissage de tapis dans la région. Autrement dit, l'épopée de la révolution industrielle en Europe entraîna aussi de façon indirecte une nouvelle ère de développement du tapis de Kermân. Cette situation a conduit certains à affirmer que le véritable métier de tissage de tapis à Kermân n'a commencé qu'à partir du XIXe siècle, avec les efforts des commerçants de Tabriz. Voyant que la production de la région de Tabriz n'était pas suffisante pour l'exportation vers les pays européens via Tabriz et la Turquie, ces derniers décidèrent de créer de multiples ateliers de tissage, ouvrant ainsi une ère brillante dans l'art du tissage de tapis au sein de cette région. Plus tard, le déclenchement de la Première Guerre mondiale, la crise économique et la récession de 1929 conduisirent à un arrêt soudain des exportations vers l'étranger. Les commandes diminuèrent, ralentissant ainsi le développement du commerce des tapis de Kermân.

Malgré la fin de la crise en Europe, les entreprises étrangères ne reprirent pas leur commerce comme il l'était antérieurement. Et si le tapis de Kermân perdit ensuite peu à peu de sa gloire d'autrefois, les habitants de Kermân ont su préserver les acquis du passé et maintenir les caractéristiques particulières de ce métier.

Les modes et la qualité de tissage de ces tapis ont connu bien des hauts et des bas. Cet art a connu son apogée durant la période safavide. Il est ainsi fort possible que l'art du tissage de tapis à Kermân soit arrivé à maturation grâce à leur soutien direct.

Structures et caractéristiques du tapis de Kermân

Les tapis de Kermân sont souvent des



▲ Patehdouzi*, une sorte de broderie. Photo: Hamid Sâdeghi*



▲ *Tapis de Kermân datant de la fin de l'époque qâdjâre, et représentant des rois et reines iraniens légendaires*

tapis tissés selon *trois trames*, ce qui signifie qu'entre les *raj*, nous pouvons constater trois lignes de trame. La première et la troisième sont épaisses, et la deuxième est fine et mince. Les *raj* sont les unités de la densité de nœud. Ils montrent la finesse du tapis qui repose sur des nombres de cordes appelées chaîne ou trame, et utilisées pour la structure du tapis. En d'autres termes, la densité et le nombre des nœuds sur les trames et les chaînes sont appelés des *raj*. On peut aussi trouver à Kermân des tapis tissés selon deux trames, avec une première trame épaisse et une seconde très fine.

Deux styles de nœud de tapis sont les plus répandus à Kermân: les nœuds *fârsi* (persans) et les nœuds *torki* (turcs). Les nœuds *fârsi* sont répandus dans les zones urbaines de tissage du tapis, tandis que les nœuds *torki* sont plus répandus dans les zones rurales de tissage. D'autres nœuds comme les nœuds *djofti*, les nœuds pairs et les nœuds dits *kamântcheh* se sont aussi répandus ces derniers temps.

La quasi-totalité des régions de Kermân sont des régions de tissage de tapis, et l'utilisation de la laine de coton pour les chaînes et trames est courante. Les tisseurs de tapis préfèrent utiliser la laine de la production locale pour sa fermeté et sa durabilité, ainsi que pour sa texture proche de la soie.

Les motifs

L'évolution et le développement des modèles des tapis de Kermân peuvent être divisés en trois périodes:

1- Première période ou l'ère du cachemire: Cette période coïncide avec le déclin du tissage du châle. A cette époque, pour maintenir le tissage de tapis, les marchands de Tabriz ont ouvert des ateliers de tissage dans des villes comme Harris, Tabriz, Mashhad, Arâk, Kâshân et Kermân. Ils ont aussi passé des commandes aux tisseurs locaux et ont entrepris l'achat de tapis. Cette action a permis le développement du tissage de tapis à Kermân. Les concepteurs de la nouvelle vague de développement du

tissage de tapis à Kermân concevaient des motifs utilisés pour les châles de Kermân c'est-à-dire les graphiques et les motifs cachemire. C'est donc pour cela que cette période est appelée l'ère du cachemire.

2- L'ère du retour: C'est un retour aux conceptions traditionnelles. Avec la fin de la Première Guerre mondiale et l'évolution des goûts dans la clientèle majoritairement aux Etats-Unis, un changement fondamental a été réalisé. Les tisseurs ont repris alors des dessins et motifs de l'ère safavide. Les dessins comme les motifs arabesques, les fleurs nommées «shâh abbasside», les encadrements en style coranique et le style bergamote sont ainsi devenus très populaires.

3- L'ère de la tapisserie ou Gobelin: cette appellation est due à l'influence exercée par le style Gobelin sur ces tapis. On peut dire qu'a cette période, les motifs et les dessins des tapis tendent à perdre de leur originalité.

De façon générale, ce qui a fait la réputation des motifs des tapis est l'utilisation de très petits motifs qui sont largement distribués sur le tapis. L'autre point important est que les tisseurs de Kermân utilisent beaucoup de motifs de fleurs, d'arbres, et de feuilles même aujourd'hui. Selon certains spécialistes, l'environnement climatique et le désert auraient conduit au développement de l'utilisation de motifs de plantes à Kermân, comblant de cette manière ce manque extérieur dans l'esprit de ses habitants. Nous pouvons ainsi énumérer les motifs de plantes de cette façon: les motifs de grappes de raisin, herbes et végétaux, pots et plantes, motifs de colonnes, motifs de feuilles de betterave et de scènes de chasse.

Teinture et couleur

Les couleurs utilisées pour les tapis de Kermân sont l'une des raisons qui font leur réputation. En plus d'utiliser des teintures végétales et stables, la composition des couleurs est travaillée et unique. De façon générale, pour les tapis de qualité, au moins quinze couleurs sont utilisées, et leur nombre monte à trente pour les hautes gammes. En matière de couleurs, les tapis de Kermân comptent



▲ *Ancien tapis de Kermân aux motifs botaniques. Sa finesse, ses motifs et ses couleurs en font une véritable oeuvre d'art.*



▲ *Tapis de Kermân tissé par le maître Abol-Ghâssem Kermâni, fin du XIXe siècle. Plusieurs tapis de cette époque prennent pour sujet les ruines des anciens palais achéménides. Dans cet exemple remarquable, on aperçoit également la tombe de Dârius.*

Les tisseurs de Kermân utilisent beaucoup de motifs de fleurs, d'arbres, et de feuilles même aujourd'hui. Selon certains spécialistes, l'environnement climatique et le désert auraient conduit au développement de l'utilisation de motifs de plantes à Kermân, comblant de cette manière ce manque extérieur dans l'esprit de ses habitants.

également parmi les plus diversifiés et les plus gais parmi les tapis persans. Les couleurs pourpre foncé, beige, cuivre, bleu clair et foncé, rose, vert clair et foncé, font partie des couleurs les plus fréquemment utilisées pour ces tapis.

En ce qui concerne la teinture, Kermân est la seule ville de l'Iran où les colorants de provenance étrangère n'ont pas de place. La plupart des teintures sont naturelles et étaient jadis utilisées dans les ateliers de fabrication de châle et de tapis. Néanmoins, dans les années qui ont suivi la fin de la Seconde Guerre mondiale, des couleurs d'encre ont été introduites dans les ateliers de teinture. Ces fameuses teintures végétales sont extraites de cochenille, garance, peau de noix, peau de grenade, feuille de vigne, paille et henné. A Kermân, comme dans le reste de l'Iran, l'alun est utilisé comme fixateur de teinture.

Enfin, pour ce qui est la taille standard d'un tapis de Kermân, celle-ci ne peut être définie avec précision. Les tisseurs peuvent, selon leur désir et la demande du marché, déterminer les dimensions des tapis. Néanmoins, la coutume et les habitudes qui se sont glissées dans ce domaine depuis de nombreuses années ne peuvent être ignorées. Les plus petits tapis de Kermân sont les articles de sellerie ou les revêtements de meuble. Le Dargâhi qui signifie en langue persane «tapis d'entrée» constitue une autre pièce de tapis à Kermân qui mesure 60x100 cm. De même, des tapis de 200x120 cm et allant jusqu'à 6 mètres carrés et même plus, peuvent être tissés. Des documents anciens attestent également qu'auparavant, des tapis pouvant mesurer jusqu'à 100 mètres carrés étaient tissés dans cette région, et cela sur demande; ces ouvrages uniques constituant la fierté de l'industrie du tissage de tapis à Kermân. ■

Le grand éducateur de l'Histoire

Shahâb Vahdati

"Afin de savoir pour quelles raisons la culture put se propager dans le monde entier et quelles sont ses forces motrices, je me souviens que le regretté Seyyed Ahmad Hedâyat Zâdeh Pârizi (mon maître en CE2 et en CM1), avait l'habitude de s'asseoir sur un banc au soleil chez mon père et de lire des pages des Misérables *de Victor Hugo; et comme s'il s'agissait d'interpréter un livre sacré, mon père parlait de tout ce qu'il savait de la France et des personnages des* Misérables*, alors que je les écoutais souvent en traînant autour d'eux.*

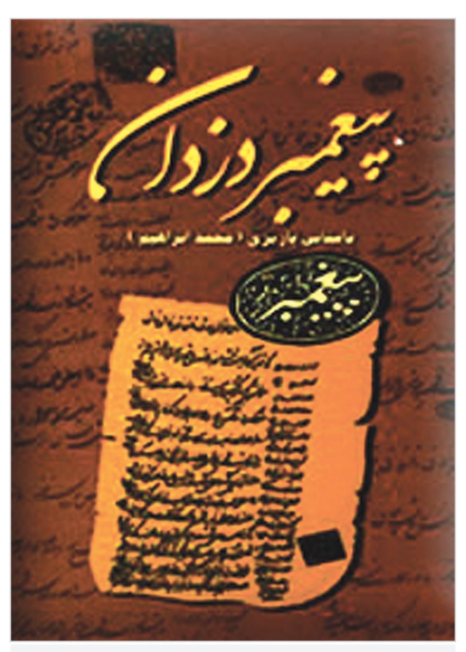
Des années plus tard et lors de mon premier contact avec Paris, je connaissais déjà, grâce à ces entretiens, beaucoup de noms des quartiers de la grande ville comme ceux de Montparnasse ou, à proximité, la ville de Fontainebleau. Durant ce séjour parisien, je me souviens avoir reçu une lettre venant de Pâriz, mon village natal, de Monsieur Hedâyat Zâdeh dans laquelle il m'écrivait: «Ô lumière de mes yeux! Maintenant que tu es à Paris, je te sollicite afin que tu te rendes sur la tombe de Victor Hugo pour y lire l'Ouverture du Coran de ma part, qui suis un enfant du Prophète[1]». C'était un devoir important et j'eus soudain honte de n'avoir pas, avant l'arrivée de sa lettre, cherché la tombe d'un homme qui avait eu sur moi une grande influence. Je trouvai enfin le Panthéon et par derrière la rambarde, je murmurai les versets coraniques que mon ancien maître m'avait chargé d'adresser au grand auteur. Je me disais alors que ni la force de Napoléon ni celle de De Gaule, ni les Mirages 2000 n'avaient de puissance égalant celle de l'esprit de Victor Hugo qui, à travers son chef-d'œuvre littéraire Les Misérables*, sema la culture française dans les recoins des villages du monde, y compris ceux de l'Iran, de Kermân en particulier, et enfin à Pâriz."*[2]

Mohammad Ebrâhim Bâstâni Pârizi est un éminent historien et auteur d'une grande partie des travaux modernes sur l'Histoire de l'Iran. Il a écrit plus de soixante livres et des centaines d'articles sur l'histoire de l'Iran, sa géographie, ainsi que sa littérature. Il fut également enseignant et a apporté une grande contribution au savoir historique. Ayant une profonde affection pour son Kermân natal, il décrit cette ville ancienne du centre de l'Iran dans la plupart de ses œuvres. Selon lui, Kermân est un hologramme à travers lequel nous pouvons explorer l'Histoire de la civilisation iranienne. Le professeur Bâstâni Pârizi a enseigné à la Faculté de littérature de l'Université de Téhéran pendant plus de cinq décennies. Ses publications les plus importantes sont *L'Environnement politique et la vie de Moshir-od-Doleh* (1962), *L'Epopée de Kavir* (1967), *La politique et l'économie de l'époque safavide* (1969), et *L'Histoire de Kermân* (1973). Outre son travail académique et scientifique prolifique, Bâstâni Pârizi a également publié un recueil de poèmes.

Bâstâni Pârizi a enseigné l'Histoire au travers de ses cours et de sa vaste œuvre écrite, revêtant ce savoir de littérature, d'humour et de proverbes et faisant de son apprentissage un véritable plaisir pour le lecteur. C'est une méthode par laquelle l'enseignement du savoir perd son caractère rigide et permet de déchiffrer plus facilement les énigmes de l'Histoire.

Depuis des millénaires, les voisins de Kermân ont été à la source de l'apparition de civilisations extraordinaires comme celle de Jiroft. Cinq mille ans après, et plus précisément en 1925, un enfant prodige naîtra sur ce sol dans les montagnes de Pâriz. Il deviendra un homme dont les écrits influenceront profondément la science de l'Histoire de son pays.

Son père était le directeur d'une école comprenant quatre classes au village de Pâriz situé à proximité de Sirjân, une ville à l'ouest de la province de Kermân. Sa mère était la fille d'un agriculteur relativement aisé. Les familles de ses parents occupaient une position sociale élevée: son père était à la fois moine,



▲ *Couverture du livre* Le Prophète des Voleurs

orateur, chanteur et animateur des théâtres religieux et sa mère appartenant à une famille fortunée de Pâriz qui était de la descendance de Khâjeh Naghshband. [3]

Après avoir étudié à l'école de Pâriz jusqu'à la quatrième année (l'équivalent du CM1), Mohammad Ebrahim se rendit ensuite à Sirjân où il termina ses études

> Ayant une profonde affection pour son Kermân natal, il décrit cette ville ancienne du centre de l'Iran dans la plupart de ses œuvres. Selon lui, Kermân est un hologramme à travers lequel nous pouvons explorer l'Histoire de la civilisation iranienne.

secondaires, puis reçut une formation préuniversitaire à Kermân. Il gagna ensuite Téhéran pour intégrer l'Université de Téhéran et fut reçu au concours lui permettant d'enseigner l'Histoire au lycée en 1945. Il rentra ensuite à Kermân et devint professeur au lycée. La raison pour laquelle il avait choisi d'étudier au lycée de Kermân - située à 250 km de Pâriz - était que l'établissement lui accordait une bourse de 80 rials par mois et permettait aux élèves de résider dans son internat. Dans un poème, il décrit la douceur de son enfance et sa jeunesse où il fut témoin des événements de la Seconde Guerre mondiale. Pendant l'occupation de son pays, il traduisit (de l'arabe) des articles pour les journaux de Téhéran, il écrivit des poèmes et participa à des séminaires littéraires. C'était une époque passionnée qui vit la parution en 1945 à Kermân de son premier livre intitulé *Le Prophète des Voleurs*, contenant les lettres humoristiques de Mohammad Hassan Zeid Abâdi.

L'intérêt de Bâstâni Pârizi pour l'histoire avait été éveillé dès son enfance, lorsque son père lui racontait les événements du passé. Après sept années d'enseignement au lycée, il revint à Téhéran pour faire un doctorat en Histoire tout en travaillant au Musée national d'Iran, puis pour la revue de la faculté des Lettres. Sa thèse est intitulée *L'Histoire de l'Iran ancien du point de vue d'Ibn Asir* et le regretté Saïd Nafisi en fut le directeur. Elle est l'une des rares thèses à avoir alors été publiée. Il devint ensuite titulaire d'une chaire universitaire au sein de la faculté de la littérature où il travailla jusqu'à sa retraite.

Concernant ses articles, juste après avoir abandonné ses études primaires au bout de la cinquième année (pour les reprendre deux ans plus tard), il fit publier à Pâriz son premier article intitulé *La faute est aux hommes, et non aux femmes*, article dont le but était de présenter une ébauche du féminisme. La revue *Bidâri* (Réveil) dirigée par Mohammad Hâshemi Kermâni avait publié cet article. Lorsqu'il vivait encore à Pâriz, des revues et

journaux arrivaient à l'adresse de son père et il avait toujours un grand plaisir à les lire. Il finit par publier lui-même une sorte de journal manuscrit qui contenait trois à quatre pages et dont l'un des premiers abonnés fut son propre maître à l'école, Seyyed Ahmad Hedâyat Zâdeh. C'est alors qu'il se tourna également vers l'écriture de poèmes dont le premier recueil fut publié en février 1959 sous le titre de *Mon Souvenir*. Le poète y exprime son souhait ardent pour la pluie dans un pays sec que la soif tourmente.

Il apprit de solides bases d'arabe auprès de son père et une fois au lycée, le jeune Mohammad Ebrâhim réussit à traduire l'exégèse du Coran indien d'Abul Kalâm Azâd, un texte sur Cyrus II l'achéménide qui fut publié en 1950. Il apprit le français presque à la même époque auprès du regretté Bahmanov. Des années plus tard, M. Azizi, son professeur de droit, l'encouragea à traduire *La Constitution d'Athènes d'Aristote* qui fut publiée suivie d'un avertissement de M. Seddighi, professeur émérite à l'Université de Téhéran.

Bâstâni Pârizi a toujours pensé que la poésie, et surtout celle de l'Iran, n'était pas un élément étranger au domaine de l'Histoire, citant souvent son maître 'Abbâs Eghbâl Ashtiâni qui, au sujet du *Divân d'Amir Mu'izzi*, affirmait qu'il s'agissant d'un cours d'Histoire complet des Seldjoukides. Pour lui, dans la poésie persane, des questions sociales servent à stimuler les débats historiques.

Une grande partie du travail de Bâstâni Pârizi concerne l'Histoire de Kermân. Il attribue cet attachement au fait que cette ville est le lieu où il est né, mais aussi au fait qu'en présence de son père, on posait des questions sur l'Histoire de Kermân. Ceci suscita chez lui un vif intérêt pour cette ville. Etudiant en Histoire à l'université, il avait l'habitude de prendre des notes partout où il trouvait une information concernant sa ville. Cependant, son vaste travail n'exclura aucun domaine de l'Histoire de l'Iran.

Entre les années 1963 et 1984, il écrivit une série d'articles dont le premier intitulé *La Dame aux sept citadelles* débattait de la question de la religion d'Anâhitâ dans la Perse antique. Cet article suivi de six autres seront publiés dans un recueil intitulé *Sept des Huit*. Il contient des textes très intéressants ayant chacun un rapport avec le chiffre sept, comme *La Pierre à Sept Plumes*, *La Rue à Sept Tournants*, *Le Moulin à Sept Meules*, *Sous les Sept Cieux*, *Le Dragon à Sept Têtes*, etc. Quelque rayonnante que fut sa carrière, Mohammad Ebrâhim Bâstâni Pârizi est d'une modestie extraordinaire, s'assimilant dans le vaste océan de la culture iranienne, à une petite vague qui monte un moment, lors de la publication d'un livre, pour redescendre aussitôt. Il refuse de reconnaître avoir influencé l'historiographie iranienne à travers ses disciples et selon lui, d'autres enseignants et des collègues plus instruits et

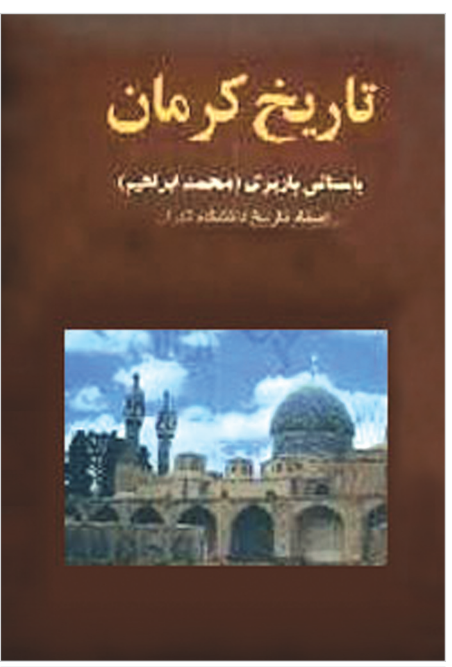


▲ *Mohammad Ebrâhim Bâstâni Pârizi*

expérimentés ont été plus aptes à mettre en place un système d'éducation qui progresse de jour en jour ainsi que des méthodes de recherche fournissant à cette discipline les preuves et repères dont elle a besoin.

Intéressé par le cinéma depuis son enfance, où il avait inventé une boîte pour diffuser des films, Bâstâni Pârizi estime que, malgré la durée de relations marquées par des ruptures et des réconciliations successives, les travaux des cinématographes et ceux des historiens sont viscéralement liés.

Au sujet du regretté Mohammad Karim Khân Kermâni, il racontait que ce dernier avait écrit presque 300 livres et traités dont un grande nombre se trouvent aujourd'hui dans la bibliothèque de l'Ayatollah Mar'ashi à Qom. Lorsqu'on lui a demandé la raison de cette réussite, il répondit qu'il disposait d'une plume et d'un encrier bien en ordre. En évoquant cela, Bâstâni Pârizi soulignait qu'à une époque où les ordinateurs et internet sont à la disposition des chercheurs et que chacun peut désormais accéder aux archives, on ne peut plus se plaindre de facteurs qui empêcheraient les recherches. Il rappelait qu'Arthur de Gobineau avait demandé à Movarrekh-od-Doleh Sepehr, quelles étaient ses sources dans son travail de recherche, et celui-ci avait mis la main sur sa poitrine pour dire que son cœur était une mer immense sur lequel reposaient ses études.



▲ *Couverture du livre* L'Histoire de Kermân

Intéressé par le cinéma depuis son enfance, où il avait inventé une boîte pour diffuser des films, Bâstâni Pârizi estime que, malgré la durée de relations marquées par des ruptures et des réconciliations successives, les travaux des cinématographes et ceux des historiens sont viscéralement liés. Pour lui, le cinéma est un phénomène qui a bouleversé toute la société et qu'on ne peut pas négliger; par ailleurs, il est impossible qu'on lui permette de s'imposer inconditionnellement au sein de l'ensemble de la société. Il éprouve une profonde reconnaissance à l'égard de Javâd Mirhâshemi, l'auteur d'un documentaire sur sa célèbre autobiographie, *De Pâriz à Paris*, qui présente la vie et le travail du grand historien. Le professeur Bâstâni Pârizi croit que l'avenir de la culture iranienne sera encore plus resplendissant que son passé glorieux. Pour conclure cette introduction et afin de présenter l'écriture de cet auteur éminent, voici trois récits issus de son vécu personnel:

Un temps passé…

Quand la décision de publier le grand dictionnaire de *Dehkhodâ* fut prise, on se demandait comment financer cette

entreprise. Les plans proposés exigeaient des sommes colossales dont aucun ministère n'avait envie de prendre la charge; or le regretté général Riâzi (ministre de la culture) donna un conseil bizarre: «Ma proposition est qu'on vende les matières fécales des chevaux de l'école militaire pour réunir le budget nécessaire à la publication de l'encyclopédie!» Ainsi, le premier volume fut publié et bien qu'on consacrât plus tard un budget d'Etat à cette œuvre gigantesque, sa publication aurait connu un retard considérable si les chevaux de l'école militaire avaient refusé de faire leurs besoins!



▲ *De gauche à droite: Mohammad Ebrâhim Bâstâni Pârizi, Homâyoun San'ati Zâdeh, Mahmoud Rouh-ol-Amini, Houshang Morâdi Kermâni.*

Parler en arabe

L'arabe oral est très différent de l'arabe écrit qu'on étudiait à «l'Université de Pâriz». Ainsi, on était incapable de communiquer à l'oral et ce que l'on puisait dans notre vocabulaire ne servait à rien, car les mots de l'usage quotidien étaient autres que ceux employés dans les livres des érudits de cette langue. Or, un jour, des étudiants arabes étaient à l'école Ebrâhim Khân de Kermân et les élèves essayaient de se faire comprendre en arabe auprès d'eux. Pour dire en arabe «voici ma chambre», un élève avait dit «cette cellule qui vient après appartient à moi» (*hazhihi al-hujra al-'aqiba tata'allaq bi*) - bien sûr cette phrase était correcte du point de vue grammatical, mais elle ne correspondait point aux exigences de l'usage courant. Ses interlocuteurs arabes lui avaient conseillé de parler persan car ainsi, ils le comprenaient plus facilement que s'il avait parlé l'arabe littéraire!

La menue monnaie

On avait l'intention de voyager en Irak et je dis à ma famille: "Nous ne connaissons pas bien la langue arabe et on pourrait avoir des problèmes." Une fois à la douane irakienne, je me demandai comment on appelait la menue monnaie en arabe courant. A un marchand de change qui tenait une bourse pleine d'argent et échangeait les devises, je demandai comment on disait "écu" en arabe, tout en pensant au mot *écaille* au pluriel. La réponse ne manqua pas de me surprendre: on le nommait *khordeh* en Irak, un mot persan! J'avais l'esprit tranquille, surtout que la ville suivante de notre parcours portait le nom de *Shahrbân*! Encore un mot de notre vocabulaire et ainsi, je finis par trouver les Arabes plus persans que nous autres, les Iraniens. ■

---

1. Les gens qui portent le titre de Seyyed sont des descendants du Prophète Mohammad.
2. Bâstâni Pârizi, cité par la revue *Boukhârâ*, no. 46, décembre 2005.
3. Maître soufi au XVIe siècle à Boukhârâ.

Bibliographie:

-Bâstâni Pârizi, Mohammad Ebrâhim, *Az Pâriz ta Pâris* (De Pâriz à Paris), éd. Javidân, Téhéran, 1972.

-Bâstâni Pârizi, Mohammad Ebrâhim, *Bâzigarân-e kâkh-e sabz* (Les joueurs du château vert), éd Amir Kabir, Téhéran, 1994.

-Bâstâni Pârizi, Mohammad Ebrâhim, *Gorg-e balan dideh* (Le loup expérimenté), éd. Niloufar, Téhéran, 2011.

- *Mour-e bitchâreh* (Une fourmi en détresse), entretien avec Bâstâni Pârizi, revue *Boukhârâ*, no. 46.

-Site à consulter: http://tirgan.ca/programs/literature/mohammad-bastani-Pârizi

La province de Kermân et la littérature: présentation d'une figure traditionnelle et moderne

Marzieh Shâhbâzi

La province de Kermân a été le berceau de grands hommes littéraires qui, au cours des siècles, ont joué un grand rôle dans la littérature persane. Nous allons ici en présenter deux: un contemporain, Houshang Morâdi Kermâni, et une personnalité plus éloignée de nous bien que toujours bien vivante dans la littérature iranienne, Khâdjou Kermâni.

Khâdjou Kermâni

Kamâl-od-DinAbol'Atâ Mahmoud ibn Ali ibn Mahmoud, surnommé Khâdjou Kermâni, est l'un des grands poètes et mystiques persans de la première moitié du VIIIe siècle de l'Hégire solaire (XIIIe siècle). Il est né vers 689 (1208) à Kermân où il effectua des études de son temps, puis commença ensuite à faire de longs voyages. Il se rendit ainsi à Ispahan, Damas, Rey, en Iraq et en Egypte, puis choisit finalement la ville deShirâz comme lieu de résidence. Il y vécut sous la protection de la famille des Injou et leur a consacré plusieurs poèmes.



▲ *Statue de Khâdjou Kermâni à proximité de la Porte du Coran à Shirâz*

Khâjou est un poète mystique. Son œuvre est chargée de thèmes mystiques qui vont inspirer de nombreux poètes après lui, dont Hâfez.

Dans son œuvre, Khâdjou tend à reprendre le style des anciens. Il s'inspire de Sanâ'i pour sa poésie et de Ferdowsi pour ses épopées. Il a souvent recours à l'ironie et adopte un ton critique dans ses poèmes.Il a écrit cinq œuvres semblant être une réplique aux cinq œuvres (*khamseh*) de Nezâmi: *Homay va Homâyoun*, *Gol va Norouz*, *Rozat-ol-Anvâr*, *Kamâlnâmeh* et *Goharnâmeh*. Les quatre traités de Khâdjou sont écrits dans une prose rimée et recherchée. On y trouve également de nombreux versets coraniques. Khâdjou a quitté ce monde vers 731 (1352) à Shirâz. Son tombeau se trouve dans cette ville, à proximité de la porte du Coran, dans des rochers. Il est visité par de nombreux touristes chaque année.

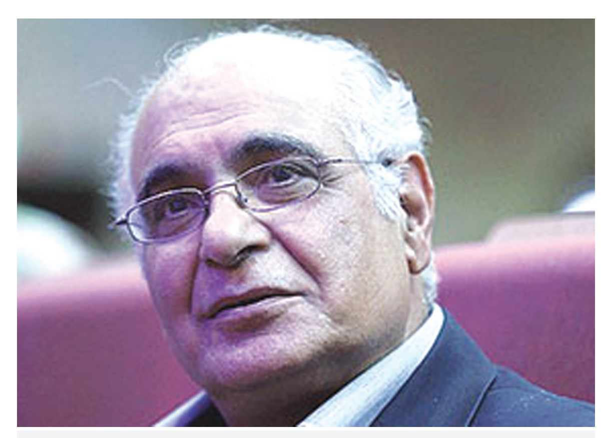
Houshang Morâdi Kermâni

Houshang Morâdi Kermâni, éminent écrivain iranien, né le 7 septembre 1944, écrit généralement pour les enfants et les adolescents. Il est né à Sirch (un village de la Province de Kermân), et a suivi des études à Sirch, Kermân et Téhéran. Ayant perdu sa mère et son père étant atteint d'une maladie mentale et donc incapable de le garder, il habita au sein de ce village avec ses grands-parents jusqu'à l'âge de dix ans. Il partit ensuite pour Kermân et y demeura cinq ans. C'est là qu'il se découvrit une vraie passion pour le cinéma. Il gagna ensuite Téhéran et entra à l'université où il étudia en même temps les arts dramatiques et la traductologie anglaise. Revenu à Kermân, il travailla pour la radio locale et fit ses premières expériences d'écriture. Vers 1971, il publia son premier livre intitulé *Masoumeh*. En 1974, il commença à écrire *Qesseh-hâye Madjid* (Les histoires de Madjid) relatant la vie d'un adolescent vivant avec *Bibi*, son aimable grand-mère. Il sera couronné du prix du meilleur livre de l'année 1985. Mais son premier prix littéraire lui fut décerné en 1980 pour *Batcheh-hâyeghâlibâfkhâneh* (Les enfants tapissiers), ainsi qu'un prix international en 1986. Ce livre raconte l'histoire d'enfants qui, à cause de la mauvaise situation de leur famille, sont obligés de choisir le métier de tapissier et de travailler dans des conditions misérables. L'auteur a expliqué s'être rendu plusieurs mois à Kermân dans des ateliers de fabrication de tapis pour mieux pouvoir comprendre et décrire leurs sentiments.

Moradi Kermâni affirme s'être inspiré du style populaire de Choubak, du style poétique d'Ebrâhim Golestân, de la concision d'Ernest Hemingway, du *Golestân* de Saadi, de la sentimentailité de Sâdegh Hedâyat et de l'ironie de Tchekhov et de Dehkhodâ.

Dans ses ouvrages, Kermâni aborde les coutumes et emploie souvent des expressions, des proverbes, des mots du langage parlé et écrit dans un mélange de prose et de poésie.

Certains de ses livres ont été adaptés sous forme de films iraniens et de séries télévisées. En 2006, Dariush Mehrjui a réalisé le film *Mehmân-e mâmân* (Les invités de maman) d'après le roman portant le même titre. Plusieurs de ses ouvrages ont également



▲ *Houshang Morâdi Kermâni*

été traduits en anglais, allemand, français, espagnol, néerlandais, arabe, et arménien. Son autobiographie est publiée dans son dernier livre intitulé *Shomâ ke gharibeh nistid* (Croyez-le ou pas).

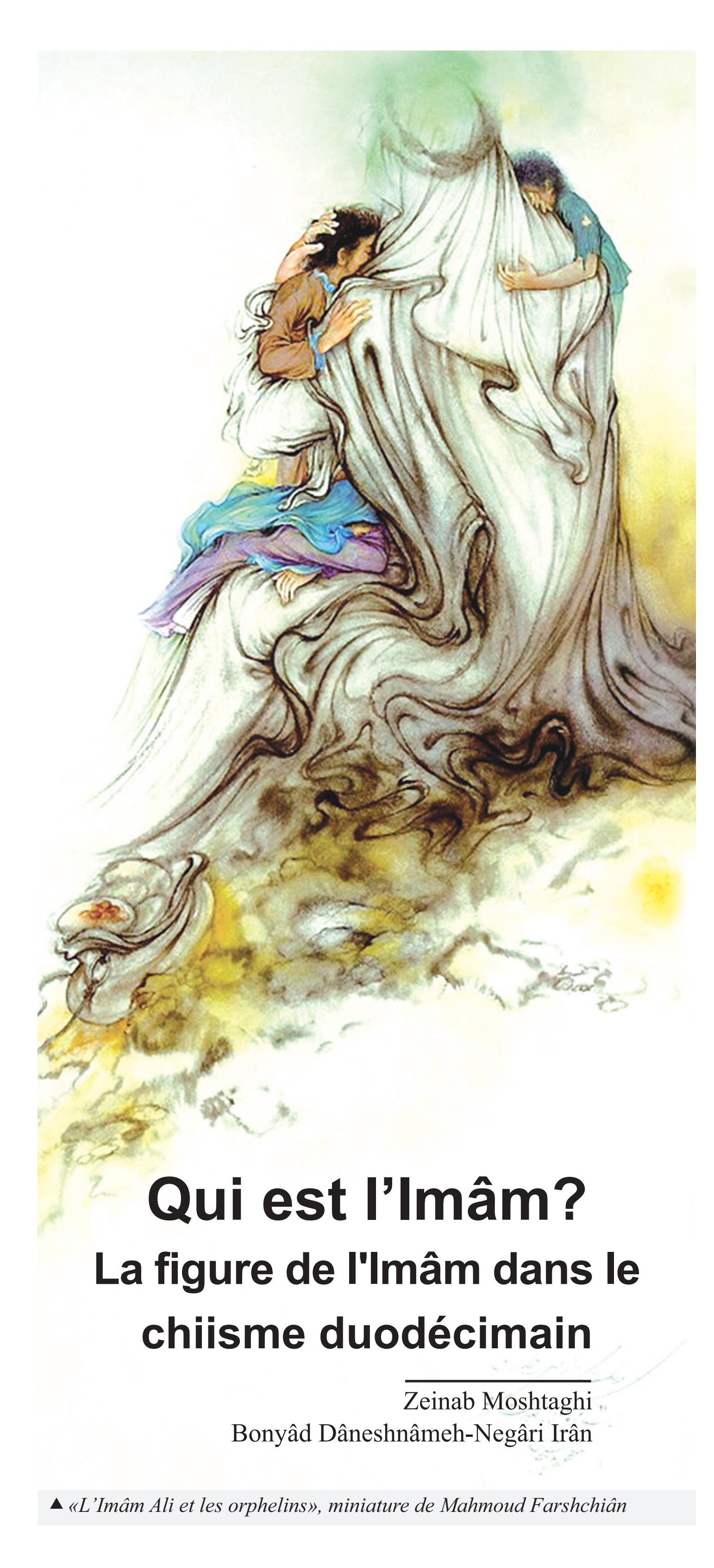
Il a gagné de nombreux prix nationaux et de prestigieuses récompenses internationales comme le diplôme honorifique de *Hans Christian Andersen* en 1980 et le livre de l'année de l'Université de San Francisco en 2000.

Quelques-uns de ses livres:

- *Ghesseh-ha-ye Madjid* (Les histoires de Madjid)
- *Chakmeh* (Une botte)
- *Nakhl* (Le palmier)
- *Dastan-e ân khomreh* (Le conte de la jarre)
- *Tanour* (Le four)
- *Kouzeh* (La cruche)
- *Mehmân-e mâmân* (Les invités de maman)
- *Mosht bar poust* (Poing sur la peau)
- *Labkhand-eanâr* (Le sourire de la grenade)
- *Shomâ ke gharibeh nistid* (Croyez-le ou pas)

Ses prix:

- Le diplôme honorifique *Hans Christian Andersen* en 1992
- Prix du livre de l'année 1994 d'Autriche
- Simorgh de cristal du meilleur scénario du douzième festival du film Fadjr
- Prix de Mehregan Adab
- Prix José Marti en 1995
- Livre de l'année de l'Université de San Francisco en 2000 ■



Qui est l'Imâm?

La figure de l'Imâm dans le chiisme duodécimain

Zeinab Moshtaghi
Bonyâd Dâneshnâmeh-Negâri Irân

▲ *«L'Imâm Ali et les orphelins», miniature de Mahmoud Farshchiân*

D'après un hadith du prophète Mohammad, "*Celui qui meurt sans connaître son Imâm, meurt de la mort des ignorants.*" Cette parole nous montre l'importance de connaître l'Imâm pour un chiite, ainsi que sa place dans sa vision du monde et sa vie religieuse. D'après les croyances chiites, avec la clôture du cycle de la prophétie, l'histoire religieuse de l'humanité n'est pas close. Il faut qu'il y ait un guide dont la mission soit non plus de révéler une *shari'a*, une Loi formelle, mais d'expliciter le sens secret de celle-ci. Comme Dieu est doté d'une sagesse absolue et comme tous Ses actes sont rationnels et dénués de toute dimension vaine, il faut donc qu'il existe une personne qui assume la responsabilité de guider les hommes et la société. Par ces raisons, jamais la Terre ne peut être privée d'un tel guide, qu'il soit connu publiquement ou dans l'occultation. En fait, le cycle de l'Imâmat ou la Wilâyat est la continuité de la prophétie, et l'Imâm est l'héritier spirituel du Prophète. S'il n'y a plus d'Imâm après le Prophète, ses actes et sa mission resteront incomplets et sans résultat. Il faut qu'il y ait une personne qui continue ce qu'a entrepris le Prophète. Cette personne est celle de l'Imâm. Il faut néanmoins ajouter que le Prophète de l'islam, dès le début de sa mission prophétique et sur l'ordre de Dieu, a désigné ses héritiers spirituels qui sont les Imâms ou *walis*. D'abord, le jour où il doit déclarer sa mission publiquement lui a été révélé: "*Et avertis les gens qui te sont les plus proches*" (26:214), puis le Jour d'al-Ghadir où il doit présenter, d'après l'ordre de Dieu, 'Ali ibn Abi Tâleb comme son héritier spirituel: "*Ô Messager, transmets ce qui t'a été descendu de la part de ton Seigneur. Si tu ne le faisais pas, alors tu n'aurais pas communiqué Son message. Et Allah*

te protègera des gens. Certes, Allah ne guide pas les gens mécréants" (5:67). Et enfin, dans la tablette d'émeraude apportée du ciel par l'ange Gabriel à Fâtima al-Zahrâ, ou bien apportée au Prophète et offerte par lui à sa fille, où figurent les noms du Prophète et de ses douze Imâms en écriture dorée.[1]

Selon l'idée du chiisme, l'Imâm ou le *wali* est guide (*hâdi*) et initiateur. En tant que guide (*hâdi*, *mahdi*) pour les hommes, il est guidé lui-même par Dieu. Cette qualification de guide et de guidé appartient aux Douze Imâms du chiisme duodécimain, parce qu'ils sont d'une seule et même réalité (*haqiqat*). Ils sont créés d'une même lumière, celle de Dieu. Cet ensemble forme un plérôme. C'est par son essence que l'Imâmat ou la Wilâyat forme avec la mission prophétique une réalité unique.

Le sens de l'Imâm et de la Wilâyat

En général, le mot *walâ* et *wilâyat* est utilisé dans quatre cas:

1- *walâ* est utilisé au sens de la dilection, de l'amour (*mahabbat*). La dilection est à la source de la soumission du disciple envers l'Imâm dans l'ensemble de ses affaires. Le disciple essaie de devenir comme l'Imâm dans toutes ses dimensions. L'amour est un stimulant très fort. Il faut ajouter aussi le principe de *tawallâ-o-tabarrâ*. *Tawallâ* signifie se faire aimer des Imâms, s'attacher aux Imâms, et *tabarrâ* désigne le fait de ne pas aimer les ennemis des Imâms et d'éprouver de l'antipathie envers eux. Ce principe est très important dans les applications concrètes de la Loi. Dans les invocations, il est évoqué en s'adressant aux Imâms que le croyant aime ceux qui les aiment et ceux qu'ils aiment, alors qu'il est l'ennemi de ceux qui sont leurs ennemis et ceux qu'ils n'aiment pas.

Selon le verset 23 de la sourate Al-Shourâ (23:42), la rétribution de la prophétie du Prophète est l'amour pour sa famille: "*Je ne vous demande pas de rétribution si ce n'est l'amour/affection pour mes proches*". Les "proches" du Prophète sont les Imâms de la famille du Prophète. La wilâyat désigne spécifiquement cette dilection ou amitié divine qui s'attache, comme un charisme prééternel, à la personne des douze Imâms, et les sacralise comme les "Amis de Dieu". Or, la wilâyat se manifeste non seulement comme étant la source de la mission prophétique, mais caractérise l'état spirituel d'une vocation prophétique plus générale que celle qui est désignée techniquement comme "prophétie législatrice". Celle-ci surajoute à la vocation prophétique comme tel un charisme propre, celui de l'Envoyé de Dieu, missionné pour révéler un Livre, une Loi nouvelle. Cette mission législatrice n'est que temporaire, tandis que la wilâyat qui conditionne l'état des prophètes tout court, est éternelle. Le mot "Wali" et ses dérivés sont beaucoup utilisés dans le Coran.

> D'après les croyances chiites, avec la clôture du cycle de la prophétie, l'histoire religieuse de l'humanité n'est pas close. Il faut qu'il y ait un guide dont la mission soit non plus de révéler une *shari'a*, une Loi formelle, mais d'expliciter le sens secret de celle-ci.

2- L'Imâmat. Le mot Imâm désigne étymologiquement "celui qui se tient en

Le mot Imâm désigne étymologiquement "celui qui se tient en avant" (*pishwâ*), c'est-à-dire celui qu'il faut prendre comme modèle de conduite et de comportement.

avant" (*pishwâ*), c'est-à-dire "celui à qui il faut prendre les ordres religieux, les sciences de la religion", qu'il faut prendre comme modèle de conduite et de comportement. En outre, le Wali, l'Imâm, est le guide spirituel, celui qui fait autorité: "*En effet, vous avez dans le Messager d'Allah un excellent modèle [à suivre], pour quiconque espère en Allah et au Jour dernier et invoque Allah fréquemment*" (33:21). Le Prophète a également dit dans un hadith: "*Je laisse parmi vous, deux choses très précieuses: le Coran et ma Famille. Ils ne se sépareront jamais jusqu'au Jour de la résurrection, et me rejoindront au bassin Kowthar*".

▲*«L'Imâm Ali dormant dans le lit du Prophète», artiste inconnu,* Ahsan-ol-Kobar, *1580, Palais du Golestân.*
Cette représentation fait référence à la nuit où le prophète Mohammad quitta sa maison de La Mecque en secret pour émigrer à Médine, alors que les incroyants avaient projeté de le tuer le soir même dans son lit. Au péril de sa vie, 'Ali se coucha dans le lit du Prophète (s) afin qu'ils ne sentent pas son absence et que le Prophète puisse ainsi partir et rester en vie.

3-L'Imâm détient également la Wilâyat politique et sociale :"*Dis: "Si vous aimez vraiment Allah, suivez-moi, Allah vous aimera alors et vous pardonnera vos péchés. Allah est Pardonneur et Miséricordieux*" (2:31); "*Ô les croyants! Obéissez à Allah, et obéissez au Messager et à ceux d'entre vous qui détiennent le commandement.*" (4:59); "*Vous n'avez d'autres alliés qu'Allah, Son messager, et les croyants qui accomplissent la Salât, s'acquittent de la Zakât, et s'inclinent devant Allah.*" (5:55). L'Imâm est celui qui prend la main du disciple et le fait arriver au but.

4- Le plus haut sens de la Wilâyat est la wilâyat spirituelle. La wilâyat spirituelle est une sorte d'autorité et de maîtrise extraordinaire au niveau de la création appartenant au Wali, à l'Imâm, à l'Homme Parfait: "*Le Prophète a plus de droits sur les croyants qu'ils n'en ont sur eux-mêmes*" (33:6). Dans la terminologie de l'islam chiite, le mot Imâm prend une acception éminente, réservée aux douze descendants du Prophète, des descendants de Ali ibn Abi-Tâleb, époux de Fâtima al-Zahrâ, la fille du Prophète, jusqu'au douzième Imâm, celui qui, depuis douze siècles, est caché. Le mot wilâyat désigne étymologiquement "celui qui a l'autorité,

qui a le pouvoir de décision." L'Imâm est celui qui détient la connaissance de l'ésotérique, le sens spirituel des Révélations divines.

L'analyse

Pour bien connaître l'Imâm ou Wali*,* il nous faut, d'abord, connaître le prophète. Qui est le prophète? Selon l'Imâm Sâdeq, il existe quatre catégories de prophètes (*nabi*) et d'envoyés (*rasoul*):

1- Le prophète (*nabi*) qui, à la différence de l'Envoyé, n'est prophète que pour lui-même. C'est une prophétie intransitive qui ne dépasse pas sa propre personne.

2- Le prophète qui, en même temps qu'il perçoit les Signes et reçoit l'inspiration, voit ou entend la cause, c'est-à-dire l'Ange qui "projette" en lui les connaissances, par une vision et audition spirituelles. Cependant, il n'a cette vision et audition qu'en songe, non pas à l'état de veille. Il n'a pas, lui non plus, de mission prophétique pour un groupe quelconque. On peut citer ici le cas de Loth qui avait au dessus de lui, comme prophète et Imâm, Abraham.

3- Le prophète qui cumule les états spirituels des deux premières catégories, outre deux autres privilèges: d'une part, il peut avoir non plus seulement en songe mais à l'état de veille la perception visuelle et l'audition de l'Ange; d'autre part, il est envoyé vers un groupe qui peut être plus ou moins nombreux. C'est le prophète envoyé (*nabi morsal*). L'exemple est le prophète Jonas qui suivait la *shari'a* de Moïse. (37:147).

4- Le prophète envoyé (*nabi morsal*) qui, en plus des qualifications spirituelles précédentes, ne vit plus sous la *shari'a* d'un prophète antérieur, mais est envoyé pour révéler aux hommes une nouvelle *shari'a*, dans ce cas, la prophétie prend le nom de prophétie législatrice (*nabowwat tashri'i*), comme les prophètes (les prophètes à la décision résolue, *owlo-l-'azm*), Abraham, Moïse, Jésus, Mohammad.

En outre, chacun de ces grands prophètes fut également de son vivant l'Imâm, le guide. Le verset coranique relatif à l'investiture d'Abraham évoque les conditions requises pour qu'un Imâm soit le successeur d'un prophète (2:124). Dans ce verset, Dieu dit à Abraham: "*"Voici que je t'établis comme Imâm des peuples"; [Abraham dit]: "Et dans ma descendance?" "Ma promesse ne s'étend pas aux injustes"*." Abraham demandait pour sa postérité le privilège de l'Imâmat, la réponse divine signifie que la qualité de l'Imâm requiert une pureté spirituelle intérieure qu'aucune légitimation extérieure par descendance charnelle ne confère par elle-même.

> Après la clôture du cycle de la prophétie et parce qu'il n'y aura plus de prophètes, l'Imâmat ou la wilâyat apparaît comme l'héritage spirituel légué aux hommes par le cycle de la prophétie désormais close.

Selon l'Imâm Bâqer, "*Le* Nabi *est celui qui a des visions en songe et entend la voix de l'Ange, mais ne vois pas l'Ange de ses yeux à l'état de veille. L'Envoyé (*rassoul*) est celui qui entend la voix de l'Ange et en a la vision en songe, mais qui, en outre, le voit et l'entend à l'état de veille. Quant à l'Imâm, il entend la*

*voix de l'Ange en songe, sans en avoir la vision. L'Ange Gabriel est celui qui dispense la communication divine (*wahi*) aux prophètes. L'inspiration (*ilhâm*) aux Awliyâ (le pluriel de wali) (les Proches de Dieu, les Imâms), la vision véridique en songe aux Spirituels.*"[2]

La nécessité de l'existence de l'Imâm

Après la clôture du cycle de la prophétie et parce qu'il n'y aura plus de prophètes, l'Imâmat ou la wilâyat apparaît comme l'héritage spirituel légué aux hommes par le cycle de la prophétie désormais close. L'Imâmat est un élément essentiel de la religion prophétique universelle, permanent à toutes les périodes du cycle de la prophétie. Deux questions se posent alors: En quoi consiste cet héritage des prophètes? Et qui sont les héritiers des prophètes? Les Imâms eux-mêmes répondent à ces questions dans leurs enseignements.

L'Imâmat ou la wilâyat est l'ésotérique (*bâtin*) de la prophétie (*nabowwat*). Elle est inséparable de la prophétie, non seulement parce que la wilâyat constitue le fondement du charisme de la prophétie et que chaque prophète (*nabi*) est donc un wali, mais également car, en raison de la norme fondamentale qui vaut pour les deux, prophétie et wilâyat sont une Lumière unique.

L'Imâmat ou la wilâyat est l'ésotérique (*bâtin*) de la prophétie (*nabowwat*). Elle est inséparable de la prophétie, non seulement parce que la wilâyat constitue le fondement du charisme de la prophétie et que chaque prophète (*nabi*) est donc un wali, mais également car, en raison de la norme fondamentale qui vaut pour les deux, prophétie et wilâyat sont une Lumière unique rapportée tantôt à l'ésotérique tantôt dans les univers manifestés aux sens. C'est ce qu'exprime le propos du Prophète, lorsqu'il affirme que lui et Ali sont une seule et même Lumière. Cette lumière est donc manifestée en deux personnes: celle du Prophète et celle de l'Imâm. Et lorsque l'on dit Imâm, on désigne aussi bien les douze, puisque chacun et tous manifestent l'Imâmat unique en son sens. Dans les deux termes tels que Prophète et Imâm, exotérique (*zâhir*) et ésotérique (*bâtin*); *tanzil* (révélation qui fait descendre le sens spirituel dans la lettre du Coran) et *ta'wil* (herméneutique qui reconduit ce sens à sa source spirituelle) se rejoignent. La connexion entre l'Imâmat qui est manifesté en la personne de chacun des douze Imâms et la personne de l'Envoyé qui est à la fois le principe et le sceau des Envoyés, est évoquée dans de multiples hadiths. L'Imâm Bâqer a dit: "*L'Envoyé de Dieu a dit: La première chose que Dieu créa, c'est une Lumière. Il lui fit prendre origine à Sa propre Lumière, en la dérivant de majesté de Sa Sublimité. Puis Il en détacha la lumière de Ali (Imâm)*". L'Imâm Bâqer a également dit: "*Nous sommes les premiers et Nous sommes les Derniers. Nous sommes le Logos de Dieu. Nous sommes les bien-aimés de Dieu. Nous sommes la Face de Dieu. Nous sommes les trésoriers de la révélation divine. Nous sommes les templiers du Mystère divin. Nous sommes la mine de la Révélation. En nous est la signification du* ta'wil."[3]

L'Imâmat dans son ensemble est le Sceau de l'Imâmat ou de la wilâyat universelle, le douzième Imâm en particulier est le Sceau de l'Imâmat ou



▲ *«La demande en mariage de l'Imâm Ali au Prophète pour sa fille Fâtima», artiste inconnu,* Ahsan-ol-Kobar, *1580, Palais du Golestân*

de la wilâyat, récapitulative de toute wilâyat. La wilâyat est la dilection divine qui sacralise les Douze Imâms comme Amis de Dieu. Elle est initiation aux secrets de la prophétie et les Amis de Dieu en sont les initiateurs. Selon le verset 42:23 du Coran, la rétribution de la prophétie du Prophète est l'amour pour sa famille, pour les membres de la Maison du Prophète: "*Je ne vous demande pas de rétribution si ce n'est l'amour/affection pour mes proches.*"

Et les "proches" sont les Imâms de la famille du Prophète. À la source de la vocation prophétique, de la *nabowwat*, la doctrine chiite place la wilâyat. Comme nous l'avons dit, la wilâyat désigne spécifiquement cette dilection ou amitié divine qui s'attache, comme un charisme prééternel, à la personne des douze Imâms, et les sacralise comme les "Amis de Dieu" ou les "Aimés de Dieu". Or, la wilâyat se révèle non seulement comme étant la source de la mission prophétique, mais aussi comme caractérisant l'état spirituel d'une vocation prophétique plus général que celle qui est désignée techniquement comme "prophétie législatrice". Celle-ci surajoute à la vocation prophétique comme tel un charisme propre, celui de l'Envoyé de Dieu, missionné pour révéler un Livre, une Loi nouvelle. Cette mission législatrice n'est que temporaire, tandis que la wilâyat qui conditionne l'état des prophètes tout court, est éternelle.

Un entretien entre le jeune Hishâm ibn Hakam, un des disciples de l'Imâm Ja'far Sâdeq et Abou Marwan Amrou ibn Obayd nous montre bien la nécessité de l'existence de l'Imâm. Hishâm lui demande: "*As-tu des yeux? Que fais-tu avec?*" et ainsi de suite pour chacun des cinq sens. Abou Marwan se prête au jeu, ce qui permet à Hishâm d'arriver à l'ultime question, celle que pose une psycho-physiologie des "organes subtils" pour laquelle le cœur, comme conscience, juge en dernier recours de la certitude et des doutes des perceptions des sens. Le cœur est donc l'Imâm, le guide des perceptions sensibles, et Abou Marwan doit convenir qu'il a un cœur. Hishâm réplique: "*Ô Abou Marwan, Dieu n'a*

donc pas abandonné tes sens à eux-mêmes sans leur donner un Imâm qui authentifie pour eux ce qui est valide, et par qui ils peuvent obtenir une certitude sur ce qui est l'objet de leurs doutes. Aurait-il laissé tous les hommes dans leurs délires, leurs doutes et leur perplexité, tandis qu'il aurait suscité pour toi un Imâm auquel tes propres sens soumettent leurs doutes et leurs délires?"[4] Les Imâms ont répété cette sentence: "*Notre cause est difficile, lourde à assumer; seul en est capable un Ange du plus haut rang, ou un prophète envoyé, ou un croyant dont Dieu a éprouvé le cœur pour la foi*".

L'Imâmat forme avec la mission prophétique une réalité d'essence unique, et la continuité de la lignée de l'Imâmat a pour raison d'être la perpétuation de l'héritage spirituel prophétique, et non le maintien d'un certain état des choses politiques.

La Terre ne peut rester sans Imâm

L'Imâm Mohammad Bâqer a dit: "*J'atteste par Dieu que depuis la mort d'Adam, Dieu n'a jamais permis qu'il existe de monde sans qu'il y ait en lui un Imâm qui guide vers Dieu; c'est lui le Répondant pour Dieu devant Ses serviteurs, et jamais le monde terrestre n'a été laissé sans un Imâm qui soit ce Répondant et ce Guide pour les hommes.*"[5] L'Imâm Naqi a dit: "*En vérité le monde terrestre n'est jamais vide d'un Répondant et d'un Guide, et j'en atteste Dieu! Je suis présentement celui-là.*"[6]

Abou Hamzeh a demandé à l'Imâm Ja'far Sâdeq: "*La Terre peut-elle rester sans un Imâm?*" L'Imâm lui répondit: "*Si la Terre restait sans Imâm, elle serait engloutie.*"[7] L'Imâm Bâqer dit encore: "*Si l'Imâm était absent de la Terre une seule heure, elle frémirait de vagues qui emporteraient ses habitants comme la mer emporte dans ses vagues les êtres qui l'habitent.*"[8]

Ces déclarations qui nouent un lien mystérieux et ontologique entre la présence de l'Imâm et la continuation du monde terrestre des hommes, entraînent un certain nombre de conséquences. Comme l'a dit le premier Imâm, Ali: "Jamais le monde terrestre ne reste privé de quelqu'un qui assume la tâche de répondre pour Dieu, que ce soit en public et en étant reconnu des hommes, ou en secret et en demeurant inconnu d'eux, afin que jamais les indices de Dieu et sa manifestation ne disparaissent de la Terre. La prophétie législatrice est close et scellée, tandis que persiste et continue l'Imâmat qui est l'ésotérique de la prophétie jusqu'au jour de la Résurrection, que les hommes le reconnaissent ou le rejettent. En effet, si l'Envoyé de Dieu est un Envoyé même si personne ne croit en son message, de même, l'Imâm reste un Imâm si personne d'entre les hommes ne le reconnaît. En tout état de cause, l'Imâm reste l'Imâm, même s'il doit exercer son Imâmat en secret. Aucun argument pour ou contre sa nécessité n'est à tirer des gens à son égard, d'une reconnaissance officielle ou de l'absence de celle-ci. En effet, l'Imâmat forme avec la mission prophétique une réalité d'essence unique, et la continuité de la lignée de l'Imâmat a pour raison d'être la perpétuation de l'héritage spirituel prophétique, et non le maintien d'un certain état des choses politiques. Le Prophète et l'Imâm n'ont pas pour seule raison d'être le fait que les hommes ont besoin d'eux pour la

bonne marche de leurs affaires religieuses et temporelles. Certes, cette bonne marche présuppose leur existence, mais en réalité, si le monde terrestre subsiste par l'existence de l'Imâm, c'est par une raison métaphysique et mystique. C'est parce que son degré d'existence est celui de l'Homme Parfait, et que l'Homme Parfait est la raison d'être et la finalité du monde terrestre, que le monde des hommes ne pourrait pas même persévérer dans l'être sans l'existence de l'Homme Parfait."

L'Imâm et le Coran forment un couple

L'Imâm et le Coran forment un couple: "*Le Coran est l'Imâm silencieux, muet (*sâmit*), l'Imâm est le Coran parlant (*nâtiq*).*"[9] En tant que "Coran parlant", l'Imâm est le Guide permanent qui initie au sens vrai de la Révélation coranique, et qui maintient ainsi le Livre à l'état de Parole vivante. La réalité spirituelle et gnostique (*haqiqat*) du Coran est descendue dans le cœur du Prophète avant la forme des mots et des lettres, c'est-à-dire avant l'apparition visible de l'Ange "dictant" le texte au Prophète. Le Prophète est également un *wali* dont le statut est supérieur à l'Envoyé législateur, comme l'indique ce propos connu dans le chiisme où le Prophète déclare: "*J'ai parfois un instant avec Dieu où ne sauraient me contenir ni Ange rapproché, ni prophète envoyé.*"[10] Dans un tel propos, le Prophète ne s'exprime plus en tant qu'un envoyé qui doit recevoir le texte révélé que l'Ange, mais en tant que *wali*.

L'Imâm Ja'far Sâdeq a demandé à l'un de ses disciples: "*Ô Abou Mohammad! Le Prophète fut l'Avertisseur. Ali fut le Guide. Mais y a-t-il un Guide (*hâdi*) aujourd'hui?*" Et le disciple répondit: "*Oui, que ma vie te soit vouée! Il y a toujours eu dans votre Maison un Guide succédant à l'autre, jusqu'à ce que ce soit ton tour. Que Dieu t'embrasse donc en Sa miséricorde.*" L'Imâm dit alors: "*Ô*

L'Imâm et le Coran forment un couple: "*Le Coran est l'Imâm silencieux, muet* (sâmit), *l'Imâm est le Coran parlant* (nâtiq)." En tant que "Coran parlant", l'Imâm est le Guide permanent qui initie au sens vrai de la Révélation coranique, et qui maintient ainsi le Livre à l'état de Parole vivante.

Abou Mohammad! Si un verset avait été



▲ *Fête de Ghadir-e Khom, artiste inconnu,* Ahsan-ol-Kobar, *1580, Palais du Golestân*

révélé pour un homme et qu'une fois cet homme mort, le verset était également mort, alors tout le Livre serait aujourd'hui mort. Mais non! Le Coran est vivant et continuera de s'accomplir auprès de ceux qui vivront à l'avenir, comme il s'est accompli chez ceux qui ont vécu aux époques passées."[11]

Si la personne du Prophète garde la préséance sur celle de l'Imâm, il existe une tendance latente à professer l'égalité de l'un et de l'autre. La raison en est que dans la personne même du Prophète, la wilâyat a la préséance sur la mission prophétique législatrice, et que c'est précisément cette wilâyat que l'Imâm hérite de lui. En effet, Prophète et Imâm sont d'une même essence pléromatique dont le Prophète manifeste l'exotérique tandis que le rôle de l'Imâm, en tant que Sceau de la wilâyat universelle, est d'en faire connaître l'ésotérique. Le Prophète a ainsi dit: "*Ali ibn Abi Tâleb a été missionné secrètement avec chaque prophète; avec moi, il l'a été visiblement.*" L'Imâm est donc qualifié en propre par l'état spirituel qui, chez le Prophète, a la préséance sur sa propre mission prophétique.

Le lien de parenté extérieure terrestre entre les douze Imâms et le Prophète n'est que le signe de leur parenté originelle, dans leur préexistence à ce monde. Et cette union dans le Plérôme constitue le modèle et la source de toute parenté spirituelle.

Mais précisément cet état supérieur a la mission prophétique législatrice et qui conditionne celle-ci. Cet état, c'est-à-dire la wilâyat du Prophète, est en lui la source de sa mission prophétique et de son message prophétique. La manifestation personnelle de la wilâyat au monde terrestre visible est réservée en propre à l'Imâm dont la personne en son essence est faite de la même Lumière, cette Lumière qui est l'Esprit et l'essence de la prophétie éternelle (*haqiqat mohammadiyya*). C'est pourquoi la lignée prophétique est doublée, de prophète en prophète, par la lignée des Imâms.

Par conséquent, le lien de parenté extérieure terrestre entre les douze Imâms et le Prophète n'est que le signe de leur parenté originelle, dans leur préexistence à ce monde. Et cette union dans le Plérôme constitue le modèle et la source de toute parenté spirituelle.

Les Imâms après le Prophète

Les Imâms sont désignés par Dieu. Le Prophète a dit: "*Les Imâms après moi sont au nombre de douze; le premier est Ali ibn Abi Tâleb, le douzième est le Résurrecteur (*Qâ'im*), Mahdi (littéralement: celui qui est guidé), par lequel Dieu fera se réaliser la conquête des Orients et des Occidents de la Terre.*" Le Prophète a également dit en s'adressant à son propre héritier spirituel (*wasi*): "*Ô Ali! Les Imâms guides et guidés, tes descendants les Très-Purs, seront au nombre de douze. Tu es le premier; le nom du dernier sera mon propre nom; quand il paraîtra, il remplira la terre de justice et d'harmonie, comme elle est remplie [actuellement] d'oppression et de violence.*"

En allusion à la nuit de son assomption céleste (*mi'râj*), le Prophète atteste avoir vu sur les montants du Trône douze lumières, et dans chacune de ces lumières une ligne d'écriture de couleur verte portant respectivement le nom de chacun

des douze Imâms.[12] Le Messager de Dieu raconta que la nuit où Dieu Tout-Puissant l'invita à ce voyage, Il lui parla des Imâms. Puis il continua: "Dieu me demanda: "*Ô Mohammad, aimerais-tu les voir [les Imâms, de Ali jusqu'au dernier]?*" "*Oui!*" "*Avance devant toi.*" Je me suis avancé et [vis] Ali fils d'Abou Tâleb, Hassan fils de Ali, Hussein fils de Ali, Ali fils de Hossein, Mohammed fils de Ali, Ja'far fils de Mohammad, Moussa fils de Ja'far, Ali fils de Moussa, Mohammad fils de Ali, Ali fils de Mohammad, Hassan fils de Ali et l'Argument (*Hojjat*), le Sustentateur (*qâ'im*) qui était comme un astre au milieu d'eux. "*Ô Seigneur, qui sont-ils?*" "*Ceux-là sont les Imâms et celui-là est le Sustentateur (qâ'im) qui rendra licite Mon licite et illicite Mon illicite; il Me vengera de Mes ennemis. Ô Mohammad, aime-le parce que Je l'aime, et J'aime ceux qui l'aiment*."[13]

Nous retrouvons le même thème existant dans la tablette d'émeraude apportée du ciel par l'ange Gabriel à Fâtima al-Zahrâ, ou bien apportée au Prophète et offerte par lui en présent à sa fille. Cette tablette d'émeraude comportait écrits en lettres dont l'or flamboyait comme la lumière du soleil, les noms du Prophète et de ses douze Imâms. Les Imâms ont une pureté immaculée (*'isma*) conférée par un don divin. Il existe deux versets coraniques à ce propos: le verset 54 de la sourate Al-e 'Imrân, et le verset 33 de la sourate al-Ahzâb (également appelé le verset de la Purification, *tathir*): "*Dieu veut écarter de vous toute souillure, ô membres de la Famille du Prophète, et vous conférer une totale pureté.*" (33:33).

Alors que les cinq membres de sa famille étaient groupés à l'ombre de son manteau, le Prophète a dit: "*Mon Dieu, voici les membres de ma maison; mon frère (Ali) est le prince des Imâms, ses fils sont les fleurons de ma descendance et ma fille, la souveraine des femmes. Le Mahdi sera issu de nous.*" Lorsque l'un des Compagnons (Jâber Ansâri) demanda: "*Ô Envoyé de Dieu, qui est le Mahdi?*", le Prophète lui répondit: "*Il y aura neuf Imâms descendants de Hossein. Le neuvième sera le Qâ'im; il remplira la terre d'harmonie et de justice comme elle est aujourd'hui remplie de tyrannie et de violence. Il combattra pour reconduire*



▲ *«Le garant de la gazelle» (surnom de l'Imâm Rezâ), miniature de Mahmoud Farshchiân, 1979*

*[la révélation] à son sens spirituel (*ta'wil*), comme j'ai moi-même combattu pour la révélation du sens littéral (*tanzil*)*". (Hadith Kassa). À côté de l'herméneutique chiite du Coran,

L'Imâmologie recèle en elle-même le secret de Dieu et de l'homme, c'est-à-dire le secret du rapport institué entre Dieu et l'homme en tant que ce rapport ne pouvait s'instituer que par des "hommes de lumière".

l'herméneutique imâmocentrique est nécessaire. L'Imâmologie recèle en elle-même le secret de Dieu et de l'homme, c'est-à-dire le secret du rapport institué entre Dieu et l'homme en tant que ce rapport ne pouvait s'instituer que par des "hommes de lumière". La théophanie des douze Imâms, ou plutôt celle des quatorze Immaculés, s'accomplit comme une descente d'univers en univers, en une succession graduelle.

La ziyârat Djâme'eh, un pèlerinage spirituel aux douze Imâms, issue de l'Imâm Ali al-Naqi, le dixième Imâm, constitue une parfaite leçon d'Imâmologie. Elle récapitule les attributs des Imâms. La ziyârat commence ainsi: "*Que le salut sur vous, ô membres de la Maison de la prophétie, qui êtes le lieu du Message prophétique, le lieu où se succèdent les Anges, le lieu où descend la Révélation divine…*" L'amour (ou l'affection) est une question de cœur, et l'amour à l'égard des Imâms de la famille du prophète Mohammed a été rendu obligatoire au croyant. "*Dis: Je ne vous demande pas de rétribution si ce n'est l'amour/affection pour mes proches*" (42:23). L'amour est un facteur très important, car il joue un rôle central dans la vie d'un croyant. L'amour conduit à imiter l'Imâm et à le prendre pour modèle.

L'Imâm Sâdeq a dit: "*Celui qui se connaît soi-même connaît son Seigneur*."[14] L'homme atteint la connaissance de soi au travers de celle de son Imâm, de "l'âme de son âme". Parce que cette connaissance le révèle à lui-même sous la forme de son être même, "celui qui se connaît soi-même (son âme) connaît son Seigneur". Ainsi, en se connaissant soi-même (son âme), c'est son Imâm que celui-là connaît. Or, celui qui connaît son Imâm connaît son Seigneur. Il y a ainsi alternance ou substitution entre la notion de l'Imâm et la notion du soi: connaître son Imâm, c'est se connaître soi-même, c'est connaître son Imâm (l'Âme de l'âme) et connaître son Seigneur".

La connaissance que le gnostique a de l'Imâm n'est pas une simple connaissance de sa personne extérieure en sa manifestation physique; cette connaissance, n'importe qui en est capable. Connaître vraiment l'Imâm, c'est être présent à la présence de l'Imâm comme Témoin de Dieu. La présence à Dieu de ce Témoin de Dieu signifie la présence de Dieu à lui-même dans cet Adam éternel, dans le secret, l'"ésotérique".

Être présent à l'Imâm, c'est donc bien être présent par lui à Dieu. L'Imâm est le Témoin que Dieu regarde et par qui il regarde: c'est par les Imâms, l'"Imâm intérieur", qu'il connaît. C'est à ce titre que les Imâms sont également qualifiés comme étant simultanément les Trésoriers et les Trésors de la science divine, c'est-à-dire comme étant à la fois l'organe et l'objet de la connaissance divine. En effet, tout ce qui est objet de sa connaissance, l'Être Divin le connaît en se connaissant lui-même, c'est-à-dire en tant que connaissance de soi-même. Ce que l'Être Divin connaît ainsi, ce sont les formes

des êtres: de même qu'il connaît les êtres de la cosmogénèse par leurs Anges, de même, c'est par les Imâms et les Awliyâ qu'il connaît les êtres accomplissant leur Retour vers lui.[15]

Le douzième Imâm

À partir du moment où s'achève le cycle de la prophétie, commence le cycle de l'Initiation, c'est-à-dire le cycle des Imâms, les Aimés de Dieu qui initient leurs adeptes à l'ésotérique de la prophétie. Certes, initiation et prophétie sont présentes dans la personne du prophète. La wilâyat ou initiation divine du prophète est la source de sa mission prophétique. De même que le cycle de la prophétie a trouvé sa perfection et son achèvement dans le Sceau des prophètes, de même, le cycle de l'Initiation trouve son achèvement dans le Sceau des Initiés (*khâtam al-Awsiyâ*). Douze Imâms ont assumé la fonction initiatique de Guides spirituels depuis le message prophétique du dernier Prophète; le dernier d'entre eux étant, comme nous l'avons vu, l'Imâm du temps ou l'Imâm caché.

Comme nous l'avons également souligné, la Terre ne peut pas être privée d'un Imâm, fût-il caché et invisible, parce qu'elle serait alors sans communication avec le Ciel: l'Imâm est le pôle mystique; et s'il cessait d'exister, l'humanité ne saurait persévérer dans l'être. Que la grande masse des humains soit inconsciente de l'existence de ce pôle, cela ne change rien à la chose. D'autre part, le plérôme des Douze est d'ores et déjà constitué et achevé. Douze est le nombre parfait sans lequel l'Imâmat serait incomplet, et en raison même de sa perfection, le nombre douze ne serait être dépassé. Il faut donc que le douzième Imâm existe dès maintenant, il faut qu'il ait existé en ce monde dès l'instant où le onzième Imâm le quittait. Cependant, le cycle de l'Initiation ou de la wilâyat est encore inachevé, la parousie du douzième Imâm encore attendue. Dès lors, il faut que le douzième Imâm, tout en étant d'ores et déjà là, soit encore l'Attendu; il faut donc qu'il soit à la fois "existant au passé" et "existant au futur", et c'est cette simultanéité même qui détermine le mode de son existence aujourd'hui: présence "entre les temps", présence invisible et permanente, depuis son occultation "mineure" commencée en 260, jusqu'à la fin du temps de l'histoire. Les douze Imâms sont ceux qui guident leurs adeptes au sens spirituel caché, intérieur, ésotérique (*bâtin*) de la Révélation énoncée par le Prophète, ceux dont l'enseignement reste tout le temps postérieur au dernier Prophète et ce, jusqu'à la parousie de l'Imâm caché. Ils sont la source d'une tradition spirituelle qui ne s'improvise ni ne se reconstruit à coup de syllogisme, de même que leurs personnes, surnaturelles et médiatrices, polarisent la dévotion de leurs adeptes. L'Imâm reste l'Imâm, même s'il doit exercer son Imâmat en secret.

> Connaître vraiment l'Imâm, c'est être présent à la présence de l'Imâm comme Témoin de Dieu. La présence à Dieu de ce Témoin de Dieu signifie la présence de Dieu à lui-même dans cet Adam éternel, dans le secret, l "ésotérique".

L'Imâmat dépend si peu de la reconnaissance des hommes qu'en réalité aucun des douze Imâms, hormis le premier, n'exerça jamais une autorité temporelle. Les hommes ont certes besoin des Imâms pour la bonne marche de leurs affaires religieuses et temporelles, mais si le monde terrestre subsiste par

l'existence de l'Imâm, c'est pour une raison métaphysique et mystique: c'est parce que son degré d'être est celui de l'Homme Parfait. Cet Homme Parfait étant la raison d'être et la finalité du monde terrestre, le monde des hommes ne pourrait pas même persévérer dans l'être sans son existence. L'Imâmat du douzième Imâm ne dépend pas de la reconnaissance des hommes. L'Imâmat n'est pas une dynastie comme les autres, à côté des autres. Un Imâm n'est pas un "prétendant" à l'Imâmat, il est l'Imâm. Le sixième Imâm, l'Imâm Ja'far Sâdeq, affirmait dans ce sens que jamais la Terre ne pourrait être privée d'un garant de Dieu, un Hojjat répondant pour lui. Pour l'Imâmologie chiite, ce motif est essentiel et est à la source de son statut de "pôle du monde", du "pôle des pôles" sans lequel l'existence terrestre ne pourrait continuer un instant de plus.

Avec la parousie de l'Imâm Caché qui clôturera le cycle de l'Initiation, les hautes connaissances atteindront leur plénitude. La parousie du douzième Imâm marque l'achèvement de l'Homme intégral, l'Homme parfait.

De plus, parce que le Coran ne peut être à lui seul le Témoin, il faut donc qu'il existe un Mainteneur, un herméneute, qui en connaisse la gnose intégrale (*haqiqat*), parce que le Coran contient essentiellement un exotérique (*zâhir*) et un ésotérique (*bâtin*), voire jusqu'à sept profondeurs ésotériques. Donc, celui qui, après le Prophète, comprend parfaitement le Coran, est son Mainteneur, celui qui connaît sa gnose intégrale et qui est l'Imâm.

Le Prophète a déclaré: "*S'il ne restait à ce monde qu'un seul jour de durée, Dieu allongerait ce jour pour y susciter un homme de ma descendance dont le nom serait mon nom et le surnom, mon surnom; il remplirait la Terre de paix et de justice, comme elle est aujourd'hui remplie de violence et de tyrannie*."[16] La croyance en l'Imâm al-Mahdi, le douzième Imâm, vivant en occultation depuis plusieurs siècles et devant revenir sur terre pour établir la paix et la justice dans le monde, est un pilier fondamental des croyances chiites. Elle constitue pour les chiites un objectif toujours actuel mais aussi une orientation, une méthode, un programme qui permet de faire face aux adversités et aux difficultés, et de construire quotidiennement l'Islam dans l'authenticité.

Connaître l'Imâm Mahdi implique de connaître ses objectifs. Cette connaissance joue un rôle décisif dans le cours de la vie des croyants, car elle nous permet de déterminer ceux qui vont dans le sens de son programme secret. Il est facile de les connaître car le programme de l'Imâm Mahdi est l'islam, et ses objectifs sont aussi ceux de l'islam. L'objectif de l'islam peut être résumé ainsi: la réalisation du bonheur de l'homme qui repose sur l'acquisition de l'ensemble des perfections.

Pour le réaliser, il faut faire disparaître l'ensemble des obstacles dont le plus grand et le plus dangereux est l'oppression des gens. Ainsi, nous découvrons facilement l'un des objectifs de l'Imâm du Temps, le plus important et le plus apparent, car s'opposer à l'injustice et à l'arrogance est le prélude à la spiritualité pure, à la guidance et à la foi. L'objectif de l'Imâm du Temps est donc de purifier la terre des oppresseurs et des injustes pour empêcher qu'ils se corrompent et corrompent les autres jusqu'à ce que se réalisent les conditions nécessaires

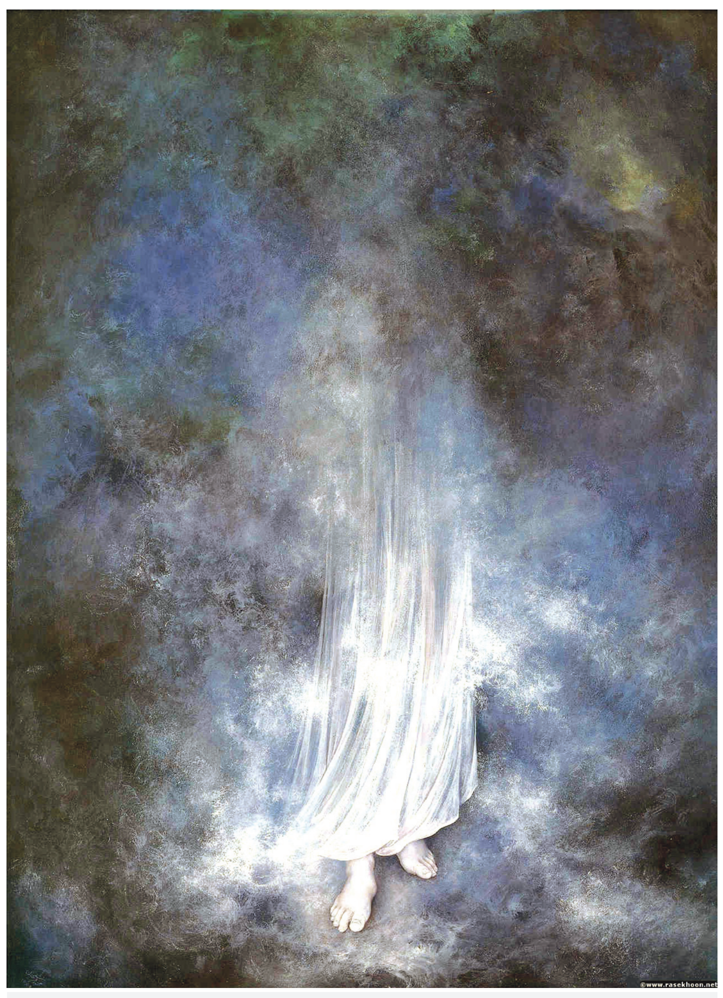
permettant aux hommes de se parfaire dans les différents domaines et d'atteindre le bonheur.

Lorsque l'on aime quelqu'un, n'aime-t-on pas parler tout le temps de lui, l'évoquer, le faire connaître aux autres? L'Imâm Sâdeq encourageait ses compagnons à évoquer l'Imâm de leur temps dans leurs assemblées, à parler de lui, à transmettre ses paroles: "*Vous vous réunissez et vous discutez ensemble?*" "*Oui!*" "*J'aime ce genre d'assemblées. Rendez vivant notre ordre parmi vous! Car Dieu fait Miséricorde (ou Que Dieu fasse Miséricorde), ô Fudayl, à celui qui fait vivre notre ordre, à celui qui nous évoque, à celui chez qui nous avons été évoqués.*"[17]

La Parousie

La Parousie, l'Apparaître future de l'Imâm présentement caché, sera la manifestation des secrets divins (*asrâr-e elahi*) cachés dans la lettre des Révélations et des prescriptions de la religion positive. Règne du *ta'wil*, cette parousie sera la libération de toutes les servitudes. Avec la parousie de l'Imâm Caché qui clôturera le cycle de l'Initiation, ces hautes connaissances atteindront leur plénitude. La parousie du douzième Imâm marque l'achèvement de l'Homme intégral, l'Homme parfait.

Le Prophète annonce en ces termes l'avènement du dernier Imâm: "*Les êtres des cieux et de la terre le connaîtront; le Ciel ne gardera pas une seule goutte de ses eaux sans la répandre en une pluie bienfaisante, et la Terre ne laissera pas une seule de ses végétations sans la faire germer ni croître, si bien que les vivants d'alors souhaiteront la résurrection des morts. Elle sera l'œuvre préparée par l'Imâm assisté de ses compagnons, et cette œuvre il l'a d'ores et déjà commencée par ceux qui, de génération en génération, sont les "compagnons de l'Imâm caché"*."[18] L'Imâm Kâzem a également dit "*Celui qui aide quelqu'un qui nous aime contre un de nos ennemis et qui l'a fortifié et encouragé jusqu'à faire apparaître la vérité à notre propos de la meilleure façon, et a montré le faux que désirent nos ennemis pour repousser nos droits de la plus laide façon, et ce jusqu'à attirer l'attention des insouciants, rendre clairvoyants ceux qui apprennent, et augmenter le discernement de ceux qui savent, celui-là, Dieu Très-Elevé lui fait atteindre les plus hauts degrés du*



▲ «L'Attente», miniature de Mahmoud Farshchiân

Paradis, le jour du Jugement Dernier."[19]

L'attente

L'"attente" de sa délivrance est en fait celle du résultat de nos actes, de notre allégeance, de notre foi en vue de sa Délivrance. Comme quelqu'un qui demande une ressource de Dieu en faisant une aumône – l'aumône étant la cause de la descente de la ressource – et qui en attend le résultat. Certains se sont illusionnés et ont cru qu'attendre la délivrance est le meilleur des actes, alors que la véritable attente signifie que tous les espoirs de l'individu et toutes ses aspirations soient centrés sur le combat en direction de Dieu.

La croyance en l'Imâm al-Mahdi, le douzième Imâm, vivant en occultation depuis plusieurs siècles et devant revenir sur terre pour établir la paix et la justice dans le monde, est un pilier fondamental des croyances chiites.

L'un des dangers de la longueur de l'occultation de l'Imâm Mahdi est la dureté du cœur. Le durcissement du cœur constitue un obstacle à l'accès à la "réussite" (*tawfiq*) divine et aux bénédictions de l'Imâm, même absent, en ce monde et dans l'Au-delà. Il retarde la manifestation de l'Imâm du Temps, selon cette parole de l'Imâm Ali: "*Le Sustentateur issu de nous aura une occultation qui sera longue. C'est comme si j'étais avec les compagnons qui errent durant son occultation, comme errent des troupeaux de moutons à la recherche d'un pâturage qu'ils ne trouvent pas. Aussi, celui d'entre eux qui reste ferme dans sa religion et dont le cœur ne s'est pas durci à cause de la longueur de son occultation sera avec moi au même degré le Jour du Jugement dernier.*"[20] L'Imâm Sâdeq a dit: "*Celui qui se réjouit d'être un compagnon du Sustentateur, qu'il attende et qu'il agisse avec piété et bonne morale en l'attendant. S'il meurt et que le sustentateur se dresse après lui, il aura la même récompense que celui qui le connaîtra. Alors appliquez-vous et attendez.*"[21] L'Imâm Mahdi a également dit lui-même: "*Si nos partisans - que Dieu leur accorde la réussite à Lui obéir – avaient rassemblé leurs cœurs dans l'acquittement de leur engagement, la prospérité n'aurait pas tardé à venir à eux par notre rencontre, et la félicité aurait accouru vers eux lorsque nous aurions vu leurs justes connaissance et sincérité. Ce qui nous éloigne d'eux n'est autre que ce que nous détestons et que nous n'affectionnons pas de leur part. Dieu est Celui qui est Appelé au secours, Celui sur Qui nous comptons! Quel Bon Délégataire, et que Ses Prières soient sur notre Maître l'annonciateur et l'avertisseur, Mohammad et sa famille pure!*"[22]

Conclusion

Au cycle de la prophétie a succédé le cycle de l'Imâmat, celui de l'Initiation spirituelle de la gnose; il n'y a plus de prophète (*nabi*), mais demeurent les Amis de Dieu, les *Awliyâ*. Pour la vision chiite, l'histoire religieuse de l'humanité n'est donc pas close avec la fin du cycle de la prophétie. Il faut qu'il y ait un guide dont la mission soit non plus de révéler une *shari'a*, une Loi, mais révéler le sens secret de celle-ci. Jamais la Terre ne pourrait être privée d'un tel guide, qu'il soit connu publiquement, ou qu'il soit dans l'occultation. La mission prophétique constitue son aspect extérieur, tandis que l'Imâmat en est l'ésotérique.

Le douzième Imâm, vivant en

occultation depuis plus de dix siècles et devant revenir sur terre pour établir la paix et la justice dans le monde, est un pilier fondamental des croyances chiites. Ce retour constitue pour les chiites plus qu'un objectif proche, toujours actuel, mais une orientation, une méthode, un programme qui permet de faire face aux adversités et aux difficultés, et de construire quotidiennement l'islam dans l'authenticité. Comme le dit une invocation chiite, "*Mon Dieu, fais-Toi connaître à moi, car si Tu ne Te fais pas connaître à moi, je ne connaîtrai pas Ton Prophète. Mon Dieu, fais-moi connaître Ton Messager, car si Tu ne me le fais pas connaître, je ne connaîtrai pas Ton Argument. [Ton Imâm] Mon Dieu, fais-moi connaître Ton Argument, car si Tu ne me le fais pas connaître, je m'égarerai de ma religion.*"[23] ■

---

1. Kolayni, Abi Ja'far Mohammad Yaghoub ibn Eshâgh, *Osoul Kâfi*, avec le commentaire de Seyyed Mahmoud Ketâbtchi, Enteshârât Elmiyeh Eslâmieh, vol. 1, p. 527, 88.
2. Kolayni, *Osoul Kafi*, commentaire de Seyyed Mahmoud Ketâbtchi, éd. Elmiyeh Eslamieh, vol. 2, p. 248.
3. *Ziyârat Jâme'*; Rajab Borsi, *Mashâriq al-Anwâr*, éd. Beyrouth, chap. XX, p. 39.
4. Kolayni, *Osoul al-Kâfi*, avec le commentaire de Seyyed Mahmoud Ketâbtchi, éd. Elmiyeh Eslâmieh, vol. 1, pp. 238-240.
5. *Ibid.*, hadith no. 8, p. 252
6. *Ibid.*, hadith no. 9.
7. *Ibid.*, hadith no. 10.
8. *Ibid.*, hadith no. 12.
9. *Ibid.*, chapitre 7, hadith no. 3.
10. Sheikh Najmoddin, *Mirsâd al-'Ibâd*, pp. 134-135.
11. *Ibid.*
12. Safi-e- Golpâygani, Lotfollah, *Al-Imâm al-Thâni Ashar*, Téhéran, 1333, pp. 58-61.
13. Majlessi, Mohammad Bâqer, *Bihâr al-Anwâr*, vol. 36, pp. 222-223, hadith no. 23.
14. Kolayni, *Osoul al-Kâfi*, commentaire de Seyyed Mahmoud Ketâbtchi, éd. Elmiyeh Eslâmieh, vol. 2, p. 135; *Mafâtih al-Jinân*, invocation au temps de l'occultation de l'Imâm du temps.
15. *Sharh-e- Kafi*, p. 475.
16. Majlessi, Mohammad Bâqer, *Bihâr al-Anwâr*, Téhéran, éd. Islâmieh, 1397 de l'Hégire, vol. 13, pp.50-51
17. *Wasâ'il al-Shi'a*, vol. 14, p. 501, hadith no. 9691.
18. Majlissi, Mohammad Bâqer, *Bihâr al-Anwâr*, traduction de Mohammad Hassan ibn Mohammad Vali Oroumieh, 1397 de l'Hégire, vol. 13, pp. 50-51, 574, 578.
19. *Ibid.*, vol. 2, p. 10, hadith no. 20.
20. *Ibid.*, vol. 51, p. 51, 109, hadith no. 1.
21. *Ibid.*, vol. 52, p. 140, hadith no. 50.
22. *Ibid.*, vol. 53, p. 177, hadith no. 50.
23. *Kamâl al-Din*, vol. 2, p. 343; "Invocation récitée durant l'occultation de l'Imâm du Temps", Sheikh Abbâs Qomi, *Mafâtih al-Jinân*; *Osoul-e Kâfi*, Kitâb al-Hojjat, vol. 2, p. 144.

Sources:

- Motahhari, Mortezâ, *Shesh Maghâleh* (Six articles), Sadrâ, 4e éd., 1368 (1989).
- Javâdi Amoli, Abdollah, *Tajjali-e velâyat dar Ayeh-ye Tathir* (La manifestation de la wilâya dans le Verset de la purification), 1ère éd., 1379 (2000).
- Safi Golpâygâni, Lotfollah, *Montakhab al-Athar fil Imâm thani 'ashar* (Choix d'œuvres sur le Douzième Imâm), Téhéran, 1333 (1954), pp. 58-61
- Qomi, Abbâs, *Kollyât-e Mafâtih al-Jinân*, Téhéran, éd. Elmi.
- Majlessi, Mohammad Bâqer, *Bihâr al-Anwâr*, vol. 2, 13, 36, 51, 52, 53, traduction de Mohammad Hassan ibn Mohammad Wali Oroumieh, Téhéran, éd. Eslâmieh, 1397 de l'Hégire.
- Kolayni, Abou Ja'far Mohammad Ya'ghoub ibn Eshâgh, *Osoul al-Kâfi*, commentaire de Seyyed Mahmoud Ketâbtchi, éd. Elmiyya Eslâmiyya, vol. 1 et 2.

SIMON HANTAÏ
…ou la peinture autrement…

Jean-Pierre Brigaudiot



▲*Affiche de l'exposition*

Avec cette exposition qui s'est tenue au Centre Georges Pompidou jusqu'au 2 septembre, il s'agit de peinture et seulement de peinture, d'une peinture qui, dans le second parcours de Simon Hantaï, se fera sans pinceaux, selon des procédures inventées en fonction de son projet.

Le premier Hantaï: la période surréaliste

Hantaï est né en Hongrie en 1922, pays où il reçoit une formation académique; les écoles d'art n'avaient alors pas été contaminées par les révolutions artistiques de la première partie du vingtième siècle. Les œuvres exposées et datant de la première période du peintre montrées au Centre Pompidou sont le fruit de sa rencontre avec le surréalisme, elles témoignent d'un savoir-faire mais de peu de singularité, en tout cas parmi les artistes ayant adhéré à ce mouvement. Arrivé à Paris un peu après la fin de la Seconde Guerre mondiale, en 1948, c'est donc la rencontre avec le surréalisme et ses leaders, dont évidemment André Breton, qui va ouvrir grand l'imaginaire de Hantaï et lui permettre de nouveaux sujets picturaux. Comme pour beaucoup d'artistes, la connaissance du surréalisme fut un choc; pour autant, et comme pour un bon nombre de peintres liés au surréalisme, la peinture née de cette rencontre reste académique dans sa facture comme dans ses modalités de représentation du visible ou de l'imaginé; ceci même si la peinture de Hantaï intègre un certain nombre d'innovations dues à d'autres artistes surréalistes dont par exemple Max Ernst. L'univers formel de Hantaï, lors de cette traversée du surréalisme, est globalement anthropomorphique et organique: Dali et d'autres peintres comme Yves Tanguy ou Wifredo Lam se profilent en arrière plan, sans pour autant que l'œuvre de Hantaï soit réellement et directement redevable de ceux-ci. Avec Hantaï, le propos est plutôt onirique, les formes flottant en un espace pictural à caractère indéterminé, quelquefois évoquant un mur. Par rapport à l'œuvre majeure et à venir de Hantaï, on peut retenir ce système de cloisonnement de certains tableaux composés de rectangles juxtaposés, et peut-être peut-on aussi y voir une influence à la fois de la psychanalyse freudienne et des fondements mêmes du surréalisme tel que le conçut Breton. Cependant, Hantaï ne fit qu'un passage

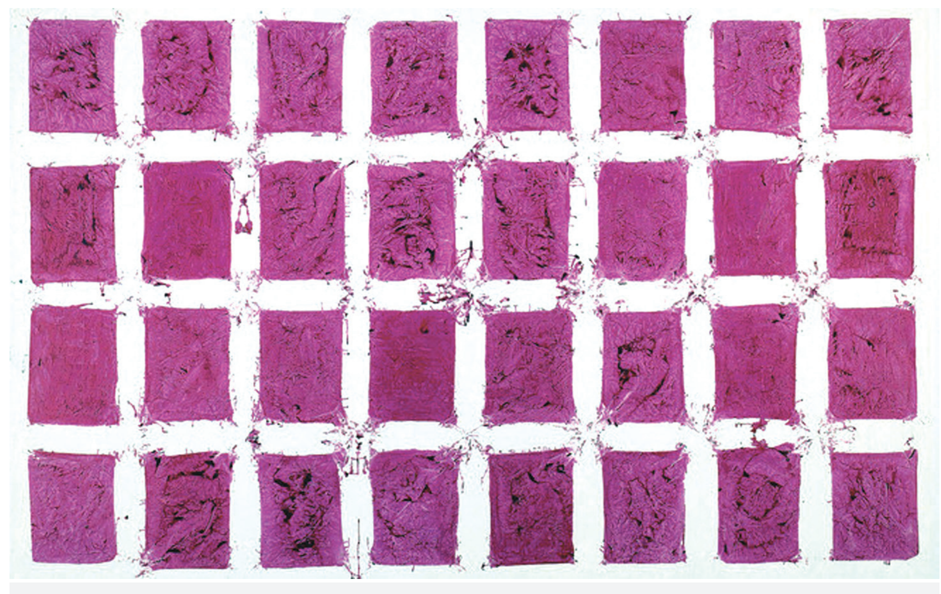
dans le territoire du surréalisme dont le leader, Breton, semble avoir volontiers excommunié ceux qui, selon lui, transgressaient le dogme. Après ce côtoiement du surréalisme, Hantaï élabora peu à peu une œuvre beaucoup plus autonome et dénuée de toute dimension illustrative ou narrative, pour aboutir à une abstraction, c'est-à-dire une absence de représentation du monde visible, abstraction qui fait de cet artiste un repère incontournable des avant-gardes des décennies 70, 80 et 90, en matière de renouvellement de la façon de penser la peinture et de la mettre en œuvre.

D'autres repères et une autonomie en devenir

L'exposition du Centre Pompidou, simplement chronologique, propose un parcours des périodes et séries successives de l'artiste expliquées par les textes muraux. Hantaï quitte donc le surréalisme, ses univers oniriques et ses procédures picturales académiques, partant à la recherche d'innovations; et il le fait sans doute à force de rencontres d'artistes et d'œuvres qui lui permettent d'entrevoir d'autres chemins, notamment ceux des abstractions lyriques, gestuelles et expressionnistes, celles qu'il peut connaître dans les expositions parisiennes et dans le monde de l'art où il navigue.

> L'univers formel de Hantaï, lors de cette traversée du surréalisme, est globalement anthropomorphique et organique: Dali et d'autres peintres comme Yves Tanguy ou Wifredo Lam se profilent en arrière plan, sans pour autant que l'œuvre de Hantaï soit réellement et directement redevable de ceux-ci.

Nul doute que certains artistes vont lui servir de tremplin pour penser et réaliser son œuvre majeure, alors naissante. Ce sont notamment Pollock (montré pour la première fois à Paris en 1952) et Georges Mathieu, le premier pour cette procédure particulière, gestuelle, dont le résultat



▲ *Tabula, 1980, huile et acrylique sur toile, 285,6 × 454,5 cm, Centre Pompidou, Musée national d'art moderne, Paris © Adagp, Paris 2013*

prend la forme du *all over* (c'est-à-dire que le tableau se présente, sans points de focalisation, comme le prélèvement d'une partie d'un tout, avec cette suggestion qu'il se continue au-delà de ce qui est donné à voir. Ceci à l'opposé de la composition traditionnelle qui cadre et inscrit ce qu'elle montre dans les limites du format du tableau). Et pour le second, Mathieu, il s'agit de l'un des peintres de la gestualité de la seconde Ecole de Paris, opérant souvent dans de très vastes formats peuplés d'un ensemble de signes tracés d'un geste fulgurant; cela revêt un aspect très calligraphique, d'une calligraphie libérée de tout alphabet préalable.

Hantaï recopie à l'encre, des textes liturgiques, sur la toile préalablement apprêtée afin de recevoir cette écriture manuelle. Le résultat est un voile aux tonalités pastel où l'écriture perd la lisibilité du sens initial au profit d'un propos plasticien mis à distance de toute représentation, même celle de l'écriture.

Dans le courant des années cinquante, Hantaï va donc changer de cap et quitter l'univers organique peuplant ses toiles au profit d'œuvres, souvent de très grands formats, qui témoignent d'une gestualité nerveuse, qui se construisent dans la répétition du signe, cela dans des tons de camaïeux ocrés. Ici le faire pictural s'exhibe, loin de celui des peintures surréalistes où la peinture en tant que médium laisse la place à la représentation. Une série de toiles donne à voir ces signes nerveux et rapides, accumulés, enchevêtrés, dressés en un corps vertical ou horizontal. La proximité avec Mathieu est évidente en même temps que ce travail de Hantaï témoigne d'une indéniable singularité. Le peintre use de procédés de recouvrement des formes, mais aussi d'effacement, de froissement, d'enfouissement. Le tableau se fait peu ou prou palimpseste, chargé de la mémoire de son élaboration. Cela annonce ce qui va advenir un peu plus tard, selon des procédures plus radicales, systématiques et singulières. Il y a aussi, différentes, ces immenses toiles de 1958 et 1959 (plus de 4x3 mètres), couvertes d'une fine écriture manuelle, illisible, cette écriture devenant pour le spectateur, réseau, voile, résille. Il s'agit d'un travail de copiste, un véritable travail de moine! Hantaï recopie à l'encre, des textes liturgiques, sur la toile préalablement apprêtée afin de recevoir cette écriture manuelle. Le résultat est un voile aux tonalités pastel où l'écriture perd la lisibilité du sens initial au profit d'un propos plasticien mis à distance de toute représentation, même celle de l'écriture. Si l'on cherche quelques similitudes avec ces œuvres, on peut regarder du côté de Mark Tobey, voire de Wols et donc d'une certaine manière vers certains aspects de l'Abstraction lyrique ou de ce qui s'appela également l'Art informel. Pour autant les grands formats, les immenses formats pratiqués par Hantaï, inscrivent sa peinture en écho à l'expressionnisme abstrait qui règne alors aux Etats-Unis; mais il ne s'agit pas seulement d'une question de format, les procédures mises en œuvre par Hantaï, les modalités de l'exécution du tableau et quelquefois le résultat, évoquent immanquablement le travail de Pollock. De cette période qui précède l'avènement des années soixante, on peut dire que pour Hantaï, elle est celle d'une affirmation en même temps que celle des prémisses de l'œuvre majeure, celle qui fera le Hantaï entré dans l'histoire de la peinture, de plain-

pied avec les plus grands peintres des avant-gardes de la seconde moitié du vingtième siècle.

La procédure s'impose au médium

La peinture a été conçue pour recouvrir des surfaces; au vingtième siècle, dans le domaine de l'art, elle se présente sous forme de pigments, de pâte ou de liquide, voire en pulvérisation, que le peintre traite et modifie selon ses besoins et intentions. A partir de la série nommée Les Panses, au début des années soixante, Hantaï va soumettre le médium pictural à des procédures qui renouvellent son rôle habituel, en matière de figuration comme d'abstraction, rôle consistant à rendre visible des formes préalablement imaginées.

Pliage, dépliage, nouage, trempage ou imbibition, *repli et dépli*

Hantaï invente les procédures de réalisation du tableau: la toile, mince, est nouée sur son envers, ici et là - avant que le nœud ne se place selon un plan géométrique, plus tard-, puis elle est enduite de peinture, imbibée de peinture, puis déployée, laissant apparaître des formes laissées en épargne, un peu comme il en va de la technique artisanale du batik. Ces formes laissées en épargne, pour dire les choses clairement, peuvent être le blanc de la toile ou bien, si le processus de nouage se répète, la couleur utilisée précédemment.

La série des Mariales, de 1960 à 1962, conduit le tableau, une fois effectuées les différentes procédures d'élaboration, à être sans aucun centre, identique à lui-même sur toute sa surface, fait d'une infinité de formes pointues, aiguës, dévoilant les dessous de stades successifs. Ces œuvres témoignent d'une richesse coloristique en même temps que de matières picturales exceptionnelles. Ici encore et comme avec les écritures, il y a référence à la religion par la couleur et le pli: référence au bleu du manteau de la vierge et aux plis de celui-ci dans l'iconographie catholique. Le tableau semble, d'une certaine manière, vouloir dire l'infini, ou donner une idée des constellations; en ce sens, il évoque une immensité suggérée autant par le format que par ce qui est inscrit à sa surface.


▲ *Mariale m.a.2, 1960, huile sur toile, 278 x 214,5 cm, CAPC, musée d'art contemporain, Bordeaux © Adagp, Paris 2013*

Avec la série des Panses, la procédure inscrite à la base de l'œuvre majeure de Simon Hantaï se met à nouveau réellement et systématiquement en place. Les Panses se présentent souvent sous

une forme organique suspendue devant un fond blanc ou teinté et travaillé. Mais les couleurs employées par Hantaï éloignent l'œuvre d'une évocation prononcée d'organes ou de pièces de viande. La couleur est souvent chatoyante, faite par exemple de bleus transparents, entre outremer et lapis-lazuli, ces bleus qui vont caractériser l'œuvre majeure. Ces formes organiques des Panses témoignent également d'une indéniable proximité avec le travail de Dubuffet, notamment avec les Matériologies, mais également avec certaines de ses figures humaines. Ici, avec Hantaï, la matière, celle de la toile peinte, pliée, dépliée, repliée, travaille concomitamment avec le chatoiement coloré.

La série des Meuns (Meun est un village, non loin de Fontainebleau, où demeura Hantaï), se fait plus matissienne, beaucoup moins chargée de matière, avec de vastes formes colorées avec légèreté, comme aquarellées, en aplats transparents et cependant issues de la même procédure de pliage-dépliage.



▲ *Étude, 1969, huile sur toile, 275x238 cm, Washington, National Gallery of Art*

Puis l'œuvre devenue majeure se poursuit jusqu'à la mort de l'artiste, en 2008, avec ses retraits du monde de l'art, des reprises et découpages de toiles anciennes. Cette œuvre majeure est celle qui affiche des ordonnancements géométriques orthogonaux, une abstraction pure et expressive, répétitive et chaleureuse, avec d'immenses formats divisés en rectangles ou carrés, avec un nombre de couleurs de plus en plus restreint. Œuvre résultant des procédures mises au point par le peintre.

L'aveuglement du peintre comme procédure d'effectuation

Les procédures mises en œuvre par Hantaï, celles du nouage, trempage, teinture, peinture, dénouage, impliquent que l'artiste ne voit pas advenir ce qu'il élabore au plan pictural. La répétition régulière de la même procédure suppose cependant que la découverte du résultat n'est pas tout à fait une surprise; pour autant l'acte de peindre est autre que lorsque l'artiste peint des figures préalablement imaginées ou liées au monde visible. Ici les formes ne figurent qu'elles-mêmes et prennent sens dans leur répétition. Autrement dit, avec Hantaï, d'une certaine manière comme pour le *cadavre exquis* des surréalistes et en peinture, comme pour Pollock, la toile est une arène où se joue une aventure dont le programme est ailleurs que dans la réalisation d'un projet ou d'une esquisse: il est dans un acte soumis à un ensemble de procédures préalablement définies et inventées.

Supports théoriques

Cependant la peinture de Simon Hantaï, telle qu'elle advint dans son œuvre mature et finale est une peinture qui doit être rapprochée de certaines postures artistiques qui lui sont contemporaines, notamment celles du groupe Supports/Surfaces, un groupe très éphémère dont la pensée s'exprime plus ou moins clairement dans la revue *Peinture-Cahiers théoriques,* elle-même nourrie de la pensée dominant la revue *Tel Quel* marquée à la fois par le structuralisme, le freudisme et le maoïsme. Ce groupe Supports/Surfaces, sous l'influence du structuralisme s'interroge, du moins à ses débuts, sur la nature des éléments matériels constitutifs de la peinture: le médium, la toile, le châssis, par exemple. Pour désigner la même démarche que celle conduite par Supports/Surfaces, certains useront d'un autre nom, celui d'*Abstraction analytique,* qui peut-être désigne mieux la nature des interrogations portée par les peintres à la peinture. La démarche de Simon Hantaï peut effectivement être considérée comme proche de celle de Supports/Surfaces, ce que va confirmer le fait de voir exposés les artistes de ce groupe et Simon Hantaï en la même galerie Jean Fournier.

Sa méthode décrite par Hantaï

Peut-être que pour conclure cette approche, le mieux serait de citer Hantaï lui-même, expliquant sa méthode: «*Pliée en rectangle, les croisements fixés par des nœuds à l'envers. La face capitonnée mise par terre est peinte. La couleur* caput mortuum *rentre dans la toile instantanément. Ne bave pas, souligne les coupes, les échardes et l'étoilement, secs et sans séduction. Les nœuds enlevés et dépliés, le capiton s'ouvre en fente partout.*» Bien évidemment les tableaux de Simon Hantaï existent autrement qu'en connaissance de ces procédures, ils existent en eux-mêmes pour leur puissance expressive comme pour le sentiment esthétique qu'ils peuvent générer chez le spectateur. ■



▲ *Meun, 1968, 229 x 209.5 cm, collection privée. Photo Jacqueline Hyde*

Ici les formes ne figurent qu'elles-mêmes et prennent sens dans leur répétition. Autrement dit, avec Hantaï, d'une certaine manière comme pour le *cadavre exquis* des surréalistes et en peinture, comme pour Pollock, la toile est une arène où se joue une aventure dont le programme est ailleurs que dans la réalisation d'un projet ou d'une esquisse.

Deux poèmes de Shams Langueroudi*

Adaptés du persan par
Sylvie M. Miller

Sois calme

Sois calme, mon amour, sois calme
La vie est pareille à la mer
Scintillante parfois
De soleil, de lumière et de l'odeur du sel,
Elle ruisselle de joie
Il arrive qu'on se noie, qu'on ferme les paupières,
Partout
L'obscurité
Sois calme, mon amour,
Sois calme, nous ferons
Surface, nous verrons
À nouveau le soleil
Scintiller sur la neige d'une terre en friche, mais
- cette fois,
Où tu voudras
Sois calme, mon amour,
Sois calme.

Extrait du livre *Mallâh Khiâbân-hâ*
(Les capitaines des rues)

Ode amoureuse

Vois
Comme les oiseaux
D'hiver viennent chercher
La chaleur de mon cœur !
Comme la demi-lune
Recherche sa moitié dans mon âme fiévreuse !
Comme mon amour est grand
Pour qu'un soleil gelé monte ainsi dans mes veines
Et cherche son refuge
Dans le feu de mon sang

Je t'aime,

*Shams Langueroudi est un poète iranien contemporain né en 1950 à Langueroud, dans la province du Guilân.

Au bord de tes ruisseaux, les océans s'inclinent,
Humant la trace de tes pas,
Les orages s'écartent devant ton souffle pur,
Les ténèbres s'amassent autour de ta maison
Afin de se saisir du schéma de tes yeux

La main qui te créa et cet œil qui te vit t'échapper sans le dire
Furent bannis de l'Eden, mais c'est dans ton rire clair
Que l'Eden se trouvait

Ô, nourriture de vie! Ô framboise des mots dans une ode à l'amour,
Aile d'astres perdus
Laisse-moi ramer vers toi tandis que le soleil
Se noie sur l'horizon
Laisse qu'avec le charbon des étoiles j'écrive,
Sur deux fragments de ciel:
"Je fus le sang pourri qu'un léopard blessé retenait dans sa gorge,
Ton piège m'a sauvé"

Ta bouche est le nid de la joie
Ta gorge, l'antre d'un oiseau
Tout arc-en-ciel
Enfui d'entre les mains du diable
Tes yeux sont deux versets perdus puis retrouvés
Sur le cours de ma route
Les boutons de ta robe: des plumetis d'étoiles qui
Penchées, pour te voir, sur la rampe des cieux
Tombèrent dans mes mains

Ô, poisson de Jonas!
Etincelle sans fin!
Tu me fus présentée par un horloger qui, aveugle, n'avait pas
Compris ce qu'est le temps
Et j'ai vu que tes ailes frémissaient dans le ciel
Dans l'attente de se poser
Sur mes épaules
Des ailes de l'argent des nacres qui me firent me noyer dans la mer
Assoiffée d'infini
Ma gazelle aux tons sable qui réussit à prendre le monstre du désert!
Lumière enchanteresse!
Douceur d'une aube mouillée d'étoiles!
Je fus ton dieu et te créai
Pour me prosterner avec toi ■

Poème de Mohammad Rezâ Shafii Kadkani

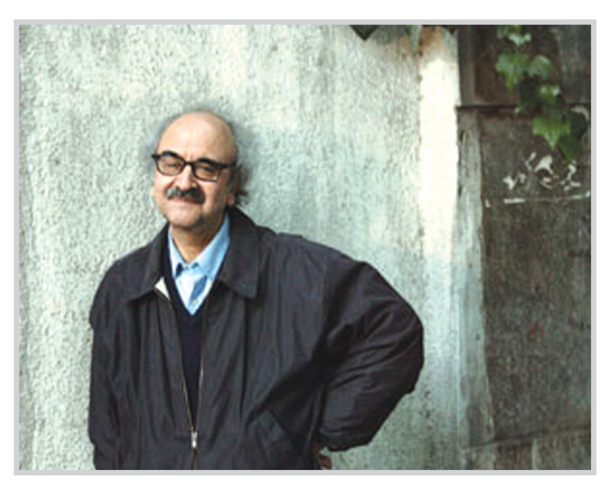
Traduit par
Zeinab Golestâni

Né en 1940 à Kadkan près de Neyshâbour, Mohammad Rezâ Shafii Kadkani, poète, homme de lettres, professeur et chercheur littéraire contemporain iranien, a commencé sa carrière en poésie classique. Cependant, inspiré par la nouvelle poésie persane, en particulier celle, érudite, riche et aux tons épiques de Mehdi Akhavân Sâless, il s'est aussi graduellement essayé au vers libre.

Kadkani, pour qui la poésie est une «*résurrection du langage»,* est un poète engagé dont la poésie reflète la société iranienne dans une langue lyrique, au symbolisme prononcé.

Dar koush-e bâgh-hâye Neyshâbour (Dans les sentiers des jardins de Neyshâbour), son premier recueil de poèmes est pour beaucoup, l'un de ses meilleurs ouvrages.

Dans *Nécessité*, poème extrait de ce recueil, il parle de son amour (peut-être de l'Imâm Mahdi) dont l'arrivée lui est indispensable.



▲ *Mohammad Rezâ Shafii Kadkani*

Nécessité

Il vient, Il vient:
À l'image du printemps, de tous côtés
Le mur, soit
Le barbelé, soit
Il ne cède.
Il vient.
Il ne lâche pas pied.

Oh,
Laisse-moi,
Dans ce désert,
Être une goutte de pluie
Qui présage au sol sa venue
Ou la gorge d'une petite alouette
Qui, en plein hiver,
Parle du pouliot printanier.

Au moment où, de cette balle de plomb
La goutte
Chaque goutte
Toutes les gouttes
De son sang,
Offrent à la musique répétée de la neige,
Un refrain pourpre. ■

31 mars 1970

- Vous pouvez vous procurer la revue dans les principaux kiosques de votre ville ou chez les libraires d'Etelaat.
- En cas de non distribution chez votre marchand de journaux, contactez le bureau d'Etelaat de votre ville.
- Envoyez vos articles et vos textes par courrier électronique ou par la poste.
- Les opinions soutenues dans les articles ne sont pas nécessairement partagées par la revue.
- *La Revue de Téhéran* se réserve la liberté de choisir, de corriger et de réduire les textes reçus. De même, les textes reçus ne seront pas restitués aux auteurs.
- Toute citation reste autorisée avec notation des références.

- ماهنامه«رُوو دوتهران»در دکه‌های‌اصلی روزنامه فروشی و نیز در کتابفروشی های وابسته به موسسه اطلاعات توزیع می گردد.
- در صورت عدم ارسال مجله به دکه ی مورد مراجعه شما، با دفتر نمایندگی روزنامه اطلاعات در شهر خود تماس حاصل فرمایید.
- مقالات و مطالب خود را از طریق پست الکترونیکی یا پست عادی، حتی الامکان به صورت تایپ شده ارسال فرمایید.
- چاپ مقاله به معنای تایید محتوای آن نیست.
- « رُوو دو تهران » در گزینش، ویرایش و تلخیص مطالب دریافتی آزاد است. همچنین مطالب دریافتی برگردانده نمی‌شود.
- نقل مطالب این مجله با ذکر ماخذ آزاد است.

S'abonner en Iran

LA REVUE DE TEHERAN

فرم اشتراک ماهنامه "رُوو دو تهران"

☐ یک ساله ۴۰۰/۰۰۰ ریال	
☐ شش ماهه ۲۰۰/۰۰۰ ریال	
☐ **1 an 40 000 tomans**	
☐ **6 mois 20 000 tomans**	

Nom de la société (*Facultatif*) موسسه

Nom نام خانوادگی Prénom نام

Adresse آدرس

Boîte postale صندوق پستی Code postal کدپستی

E-mail پست الکترونیکی Téléphone تلفن

اشتراک از ایران برای خارج کشور

☐ شش ماهه ۷۰۰/۰۰۰ ریال ☐ یک ساله ۱/۴۰۰/۰۰۰ ریال

S'abonner d'Iran pour l'étranger

☐ **6 mois 70 000 tomans** ☐ **1 an 140 000 tomans**

Effectuez votre virement sur le compte :

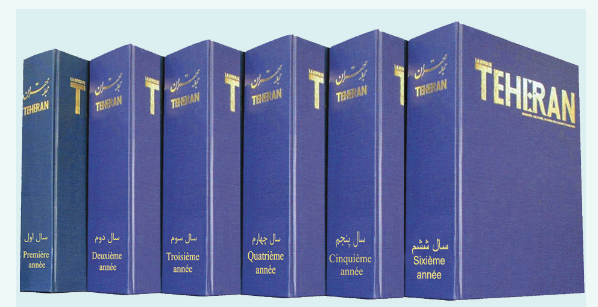
Banque Tejarat
N°: **251005060** de la Banque Tejarat
Agence **Mirdamad-e Sharghi**, **Téhéran**,
Code de l'Agence : **351**
Au nom de **Mo'asese Ettelaat**

Vous pouvez effectuer le virement dans l'ensemble des Banques Tejarat d'Iran.

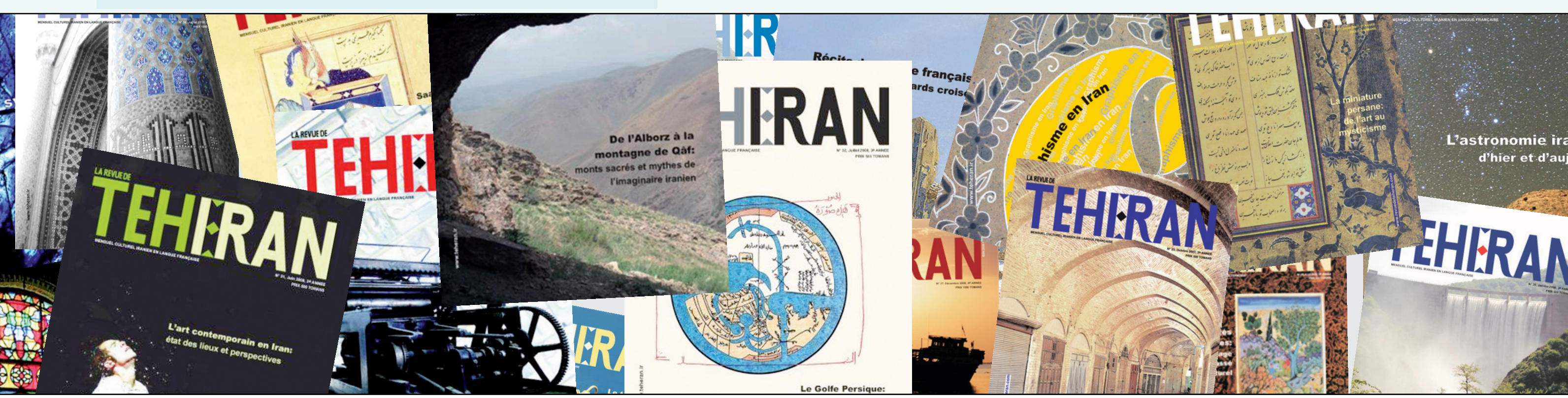
حق اشتراک را به حساب جاری **۲۵۱۰۰۵۰۶۰** نزد **بانک تجارت**،
شعبه **میرداماد شرقی تهران، کد ۳۵۱**
(قابل پرداخت در کلیه شعب بانک تجارت)
به نام **موسسه اطلاعات** واریز،
و اصل فیش را به همراه فرم اشتراک به آدرس
تهران، خیابان میرداماد، خیابان نفت جنوبی، موسسه اطلاعات،
نشریه ***La Revue de Téhéran*** ارسال نمایید.
تلفن امور مشترکین: ۲۹۹۹۳۴۷۲ - ۲۹۹۹۳۴۷۱

Merci ensuite de nous adresser la preuve de virement ainsi que vos nom et adresse à l'adresse suivante:
Presses Ettelaat, Av. Naft-e Jonoubi, Bd. Mirdamad, Téhéran.
Code Postal : 15 49 95 31 11
Pour signaler tout problème de réception : mail@teheran.ir

L'édition reliée des quatre-vingt-quatre premiers numéros de *La Revue de* TEHERAN est désormais disponible en sept volumes pour la somme de 12 000 tomans l'unité au siège de la Revue ou au point de vente des éditions Ettela'at, situé à l'adresse suivante: avenue Enghelâb, en face de l'Université de Téhéran.



دوره‌های سال اول، دوم، سوم، چهارم، پنجم، ششم و هفتم مجلهٔ تهران
شامل هشتاد و چهار شماره درهفت مجلد عرضه می‌گردد.
علاقه‌مندان می‌توانند به دفتر مجله و یا به فروشگاه
انتشارات اطلاعات واقع در
خیابان انقلاب- روبروی دانشگاه تهران
مراجعه نمایند.



S'abonner hors de l'Iran

LA REVUE DE TEHERAN

Effectuez le virement bancaire depuis votre pays sur le compte indiqué ci-dessous, puis envoyez le bulletin d'abonnement dûment rempli, ou votre adresse complète sur papier libre, accompagné du récipissé de votre virement à l'adresse de la Revue.

(Merci d'écrire en lettres capitales)

NOM ______________ **PRENOM** ______________

NOM DE LA SOCIETE *(Facultatif)* ______________

ADRESSE ______________

CODE POSTAL ______________ **VILLE/PAYS** ______________

TELEPHONE ______________ **E-MAIL** ______________

☐ **1 an** **100 Euros**

☐ **6 mois** **50 Euros**

☐ Effectuez votre virement sur le compte **SOCIETE GENERALE**
N°: **00051827195**
Banque:**30003**
Guichet: **01475**
CLE RIB: **43**
Domiciliation: **NANTES LES ANGLAIS (01475)**
Identification Internationale (IBAN)
IBAN FR76 3000 3014 7500 0518 2719 543
Identification internationale de la Banque (BIC): **SOGEFRPP**

☐ Envoyez une copie scannée de la preuve de virement à l'adresse e-mail de la Revue: **mail@teheran.ir**

☐ **Règlement possible en France et dans tous les pays du monde**

مرکز فروش در پاریس:

Point de vente à Paris:
Librairie du Pont de Sèvres
204 allée du Forum
92100 Boulogne
Tel: 01 46 08 21 58

مجلهٔ تهران

صاحب امتیاز
مؤسسهٔ اطلاعات

مدیر مسئول
محمد جواد محمدی

سردبیر
املی نُوواِگلیز (رضوی فر)

دبیری تحریریه
عارفه حجازی

تحریریه
روح الله حسینی
اسفندیار اسفندی
افسانه پورمظاهری
بابک ارشادی
ژان-پیِر بریگودیو
جمیله ضیاء
شکوفه اولیاء
هدی صدوق
آلیس بُمباردیه
مهناز رضائی
مجید یوسفی بهزادی
ژیل لانو

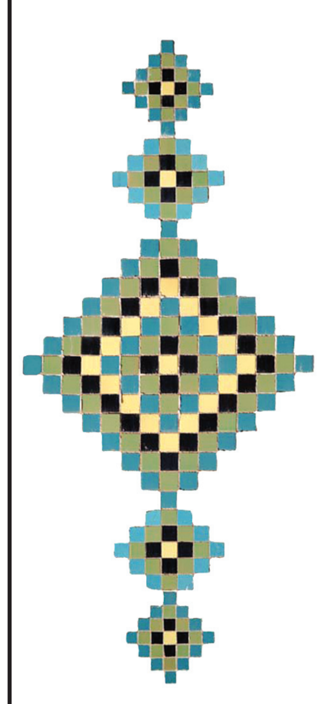
طراحی و صفحه آرایی
منیره برهانی

گزارشگر در فرانسه
میری فِررا
اِلودی برنارد

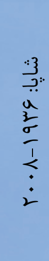
تصحیح
بئاتریس ترهارد

پایگاه اینترنتی
محمدامین یوسفی
مژده برهانی

نشانی: تهران، بلوار میرداماد،
خیابان نفت جنوبی،
مؤسسهٔ اطلاعات، اطلاعات فرانسه
کدپستی: ۱۵۴۹۹۵۳۱۱۱
تلفن: ۲۹۹۹۳۶۱۵
نمابر: ۲۲۲۲۳۴۰۴
نشانی الکترونیکی: **mail@teheran.ir**
تلفن آگهی ها: ۲۹۹۹۴۴۴۰
چاپ ایرانچاپ



Verso de la couverture:
Vue du Jardin du prince (*bâgh-e shâhzâdeh*),
Mâhân, province de Kermân.





ماهنامهٔ فرهنگ و اندیشه به زبان فرانسوی

شمارهٔ ۹۶، آبان ۱۳۹۲، سال هشتم

قیمت: ۲۰۰۰ تومان

۵ یورو

www.teheran.ir